

Syllabus de calotte

Régionale Liégeoise

2008-2009

FNDP



Introduction:

Un pays fruit de son passé, fait de ses habitants

Comment peut-on se revendiquer de Liège ? Liège capitale déchue, centre économique dévalué, commune récemment célèbre pour son éclatante déconfiture financière, cité provinciale incapable de s'imposer fût-ce comme capitale régionale et réputée pour ses scandales dont, pourtant, elle n'a pas le monopole... La question mérite peu qu'on s'y attarde : Fatalitas ! s'exclamerait Chéri Bibi.

Mais prometteuse est la tentative d'esquisser le portrait véridique de Liège à travers ses particularismes : ceux de quelques-uns de ses bons enfants et des paysages qu'ils aiment. Parlons donc des Liégeois et de leur pays en écartant délibérément les titulaires de hautes fonctions officielles, les porte-parole d'institutions qui n'ont que trop l'occasion de s'exprimer par la langue de bois, de s'afficher pour une brève gloire.

Voici les Liégeois tels qu'en eux-mêmes l'éternité les change. Les voilà tels qu'ils s'affirment et s'affichent dans l'ingénierie, l'histoire industrielle, le cinéma, la recherche, la religion, la culture, le travail manuel, le goût du rêve.

Frondeuse, audacieuse, gracieuse : celle que j'aime, moi non plus

Dans un vieux "Guide de Liège avec plan" qu'il préfaça, le joliment prénommé Olympe Gilbart, ancien échevin, égrène l'histoire de sa ville, porteuse de tous les motifs de cette fierté qui émeut tellement les habitants de l'ardente Cité... et énerve tellement tous les autres. "Ville de Charlemagne, détruite par les Normands; cité des princes-évêques que Charles le Téméraire saccagea ; ville du Perron, emblème des libertés communales ; capitale de la Wallonie ; porte des Ardennes ; Ville au nom léger, au cœur lourd ; Liège accueillante, fraternelle, binamèye ; sentinelle vigilante aux marches septentrionales de la latinité".

A ce florilège pompeux, l'étranger préférera la formule de Grétry : "Je suis né au pays des bonnes gens." Bonnes gens. Utilisé par tout autre qu'un Liégeois pur sucre, l'expression pourrait paraître vexante. C'est celle, pourtant, qui vient d'abord à l'esprit de celui qui, né au bord d'un autre fleuve, est appelé à parler "des Liégeois". Sortant des Guillemins, "l'étranger", d'où qu'il vienne (Bruxelles, Anvers, Verviers), a le sentiment vrai d'être ailleurs. Rare, en définitive, à une époque de mondialisation; un sentiment que l'on éprouve, par exemple à Marseille ou à Naples.

La comparaison est facile, sinon douteuse. Dans ces trois villes pourtant, le beau côtoie comme nulle part ailleurs le délabré. Dans les trois cités, on a quelques règles de conduite : la fierté d'être "différent", l'amour de la liberté, le goût de la joute et de la fronde, un attachement viscéral et souvent excessif à une "famille" multiforme : fratrie, réseau, clan. Ici ou là-bas la "nation" s'arrête aux portes de la ville et le "nationalisme" est virulent. Dans les mots, jamais dans les actes.

Quant "l'étranger" s'en retournera d'où il est venu, le Liégeois lui tendra donc une main chaleureuse et - c'est frappant - lui dira : "Amusez-vous bien", plutôt que "Portez-vous

bien". Car il y a à Liège un goût rare pour le plaisir. La ville est bel et bien la seule héritière belge de cette civilisation latine, qu'elle revendique et qui est le berceau de sa vie. A la prétendue légèreté des Latins, Liège a ajouté sa maîtrise de l'outil et de la matière. Le plus frappant, pourtant, c'est qu'une ville à ce point marquée par un passé glorieux, un présent douteux et un futur anxieux garde au cœur cet indicible mélange de bonhomie, d'audace et de grâce.

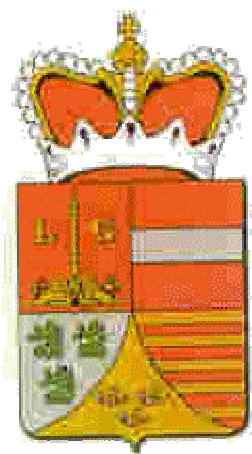
Tchantchès, son enfant symbole, apostrophe Dieu lui-même avec désinvolture et sa statue a été édifée dans un quartier où, disent d'indécrottables Liégeois, on s'apostrophe encore en s'appelant "fré" ou "soûr". C'est sans doute cela le vrai symbole de la Cité ardente. Tout "étranger" qui y a, un jour, mis le pied aimerait que ce symbole ne soit pas plus longtemps masqué par les images, vraies ou fausses, d'une ville douteuse, corrompue, accablée.

Chapitre 1

Les symboles Liégeois

Le Blason

Le Blason de la province de Liège évoque la principauté, et les heureuses complications juridico-politiques de l'Ancien Régime. Ce blason est, dans la terminologie héraldique, " écartelé, au premier, de gueules au perron d'or de trois degrés soutenu de trois lionceaux accroupis et surmonté d'une pomme de pin, le tout d'or qui est de la Principauté de Liège ; au deuxième, de gueules à fasce d'argent qui est du duché de Bouillon ; au troisième d'argent à trois lions de sinople, armés et lampassés de gueules, couronnés d'or qui est du marquisat de Franchimont ; au quatrième burelé d'or et de gueules de dix pièces qui est du comté de Looz ; enté en pointe, d'or à trois huchets de gueules enguichés, virolés et pavillonnés d'argent, qui est du comté de Hornes. "



Les références sont bel et bien principautaires, rappelant les relations complexes de l'ancien pays avec le duché de Bouillon (Erard de la Mark fut gardien du château et de la prévôté de Bouillon), le marquisat de Franchimont (partie intégrante de la principauté au sud de Verviers), les comtés de Looz (celui-ci annexé en 1366) et de Hornes (en principauté quoique à 75 km en aval de Liège).

Le Perron



Le Perron Liégeois est le symbole des libertés communales. L'aspect que le Perron prit au XVIII^e siècle est celui qu'il a conservé. Car forme et sens ont changé. Toutefois, l'origine est contestée. La croix, " Signum Salutis ", utilisée pour désigner une possession ecclésiastique, est associée à la pierre de justice. Lorsque l'évêque de Liège fut investi, à titre féodal, de droits royaux - monnaie et haute justice -, le Perron paraît, avec ce nom, sur les monnaies de Raoul de Zähringen (mort en 1191). Lorsque le pays et les villes font reconnaître, par écrit, que l'évêque ne peut modifier la coutume et le droit sans leur conseil et leurs assentiments, le Perron, associé à l'idée de la loi et des sentences proclamées à son pied, devient " Signum Franchisie ".

Le pays l'adopte comme symbole de son pouvoir et l'élus Jean de Bavière pense l'abattre pour cette raison. Quand ce fut la "franchise" de la patrie entière qui fut enacée, le perron devient, contre la croix de Bourgogne, l'insigne national. Le duc de Bourgogne l'enleva, en 1467, tandis qu'il ravissait la liberté "du Liège". Il fut exposé à Bruges avec cette inscription :

(Je fus Perron de Lige)

Du duc Charles conquis ;

Signe estoye que lige

Fut Lige et le pays.

Il reprit sa place sur le marché en 1478, alors que le pays recouvrait son indépendance, et fut gravé sur des pierres frontières pour marquer les limites de la Principauté.

Le Toré

C'est au 19ème siècle que la statue du Toré, du sculpteur Léon Mignon, a été érigée sur les terrasses du parc d'Avroy. Cette statue d'un taureau aux testicules proéminents accompagné par un homme nu lui tenant les cornes scandalisa la bourgeoisie de l'époque. Cette dernière demanda à la ville de supprimer ce monument. C'est alors que les étudiants de Liège firent courir une pétition allant à l'encontre des désirs de la bourgeoisie. Les étudiants peignirent les couilles du taureau en rouge et lorsqu'ils voyaient des bourgeois, ils leur criaient : " As veyêu l'Toré ? " . Depuis lors, chaque année, au mois de mars, a lieu la Saint Toré : symbole des étudiants liégeois. Cette activité marque généralement la fin des guindailles et le début de la période d'étude.



Le Palais des Princes-Evêques

Son imposante façade domine le fond de la place St-Lambert, centre de la vie commerçante de Liège où s'élevait jadis la cathédrale St-Lambert. Edifié vers l'an mil par l'évêque Notger, il a été entièrement rebâti sur l'ordre du prince-évêque Erard de la Marck à partir de 1526. La façade Principale a été refaite après son incendie en 1734 ; l'aile gauche date du siècle dernier. Actuellement le bâtiment est occupé par les services provinciaux et le palais de Justice. La grande cour est entourée de galeries aux arcades surhaussées et de 60 colonnes galbées, à la fois massives et élégantes, surmontées de chapiteaux richement ornés. La variété de la décoration des colonnes est extraordinaire. La petite cour à laquelle on accède par des couloirs paraît plus intime.

Outre-Meuse

Outre-Meuse (Djus-d'la-Moûse), sorte de cité parallèle, est réputée pour son esprit frondeur, son amour des traditions et son attachement au dialecte liégeois. Patrie de Tchantchès, loustic issu du théâtre de marionnettes. L'esprit d'indépendance de la rive droite a provoqué la création de deux « états » libres : La République Libre d'Outre-Meuse (1927) qui s'étend sur la paroisse Saint-Nicolas d'Outre-Meuse, et la Commune Libre de Saint-Pholien-des-Prés (1959), dans les limites de la paroisse Saint-Pholien. Cet esprit de clocher s'explique encore par la localisation de deux anciens bons métiers : les Tanneurs à Saint-Pholien, les Tisserands à Saint-Nicolas. La République Libre célèbre sa fête « nationale » le 15 août en illuminant les ruelles pittoresques du quartier et les innombrables postales (petites chapelles murales élevées par la dévotion populaire). Fête foraine, cortège folklorique, spectacle de marionnettes, bain de foule traditionnel (100.000 visiteurs chaque année) complètent ce programme savoureux qui déborde largement la journée du 15 pour prendre les allures d'une joyeuse neuvaine. Quant à la Commune Libre, elle veille jalousement sur les rites authentiques d'une fête paroissiale à l'ancienne, le quatrième week-end de juin, sur les coutumes gastronomiques de Pâques (foire aux cocognes), sans oublier la crèche vivante et la marche à l'étoile qui rassemblent, la nuit de Noël, tout un petit monde truculent.

Le Théâtre à l'botroul

La marionnette à tringles fut importée à Liège vers 1860, par un figuriste toscan. Tchantchès, une des figures les mieux typées du théâtre liégeois partage avec Polichinelle et Guignol, une propension certaine à la cocasserie et à la fanfaronnade qu'atténue cependant le naturel cordial, pour tout dire, sentimental du personnage. C'est qu'il porte les qualités et les défauts du peuple liégeois dont il est devenu le symbole. En 1936, un monument à la gloire de notre héros au cœur du populaire et populeux quartier d'Outre-Meuse fut érigé. La statue, œuvre de Joseph Zomers, montre la Wallonie sous les traits d'une hiercheuse, qui brandit Tchantchès tel le flambeau de liberté. Depuis 1948, existe un musée Tchantchès où sont exposés, parmi les souvenirs du quartier et de la République Libre d'Outre-Meuse, les costumes, les médailles, diplômes et autres marques d'hommage que le plus vieux citoyen de Djus-d'la-Moûse reçoit, à l'instar de Manneken-Pis. La marionnette est entrée très tôt dans la fiction littéraire ; dès avant la fin du siècle dernier, les saillies de ses propos et de son visage avaient inspiré journalistes, conteurs et romanciers. La légende de Tchantchès, du liégeois Jean Bosly, est un modèle du genre.

Devise : « **A l'botroul, n'a nou qui tchoule !** »

Chapître 2

Un peu d'histoire :

Quelques dates importantes :

500.000 ans

C'est dans la province de Liège, à Sprimont, que se situe le témoignage le plus ancien d'une présence humaine en Belgique.

250.000 à -40.000 ans

D'autres traces à différents endroits sur le pays de Liège remontent à 250.000 et de 100.000 à 10.000 ans. Sur ce qui est devenu la place Saint-Lambert, au cœur de la ville de Liège, des fouilles ont permis de retrouver des vestiges du Paléolithique moyen datant de plus de 50.000 ans ! ce qui ne témoigne pas nécessairement d'un habitat mais en tout cas du passage de chasseurs.

40.000 à -10.000 ans

Des fouilles ont révélé une activité humaine pendant cette période à plusieurs endroits du pays de Liège.

8500 à -5500 ans

Sur le site de Liège, on a retrouvé des traces d'activités domestiques du Mésolithique. Plus tard, le site sera aussi occupé par les agriculteurs « ouraliens ». Cette présence humaine, fût-elle peu nombreuse, semble s'être prolongée pendant des siècles puisque l'on a aussi retrouvé, à cet endroit précis, les restes d'une villa gallo-romaine dont on a plus ou moins reconstitué les plans. Les restes de cette ferme-villa ont manifestement été utilisés pour d'autres constructions. Il faut dire que la nature a joué un grand rôle dans le destin de la ville de Liège en favorisant la création d'une cuvette gardée par quatre collines et entourées de forêts de l'Ardenne, de la solitude du plateau des fagnes des marais et des sables de la Campine, de la forêt charbonnière, des étangs et taillis de la Marlagne avec, près du centre, les terres fertiles de la Hesbaye.

342 Saint Servais est évêque de Tongres.

C'est le premier évêque de Tongres et même de Belgique. Le diocèse de Tongres deviendra, celui de Tongres-Maastricht avant de devenir le diocèse de Liège-Maastricht puis celui de Liège.

705 : Assassinat de Lambert, évêque de Tongres-Maastricht

714 : Hubert

Futur saint, successeur de l'évêque Lambert, il fait revenir à Liège, dans une église construite sur le lieu du massacre, les restes de Lambert. C'est l'occasion d'un immense cortège, dont la relation est parvenue jusqu'à nous. Une basilique est construite sur l'emplacement du premier oratoire. Cette basilique est transformée en cathédrale lorsque l'évêque Hubert décide de transférer le siège du diocèse de Maastricht à Liège.

770 : Charlemagne célèbre les fêtes de Pâques à Liège

Charlemagne serait né à Jupille, près de Liège, là où se trouvaient les demeures des Pippinides. Il séjournait souvent à Liège où il lui arrivait d'assister aux fêtes de Pâques et de Noël.

843 : La mort de Charlemagne

À la mort de Charlemagne, le traité de Verdun partage l'empire entre ses fils. L'aîné, Lothaire, garde le titre d'empereur et reçoit la partie centrale de l'empire qui s'étend de la mer du Nord à la Lombardie en passant par la Bourgogne. Ses possessions englobent Aix-la-Chapelle. À la mort de Lothaire, son fils, Lothaire 2, hérite de la région entre la mer du Nord et le Jura et lui donne son nom. C'est la Lotharingie dans laquelle se trouve le diocèse de Liège.

881 : Les Normands

Une des raisons qui conduit Hubert, évêque de Tongres-Maastricht, à faire de Liège le siège de son diocèse est que Liège est mieux préservée que Maastricht de la fureur des invasions normandes. Mais les Normands n'épargnent pas Liège pour autant et, en 881, ils pillent la ville et massacrent de nombreux habitants.

980 : Le diocèse devient Principauté

Les possessions du diocèse de Liège feront bientôt de l'évêque un véritable prince, et de Liège une prestigieuse capitale hérissée des clochers de ses collégiales, de ses églises et des tours de sa cathédrale. Notger est confirmé dans tous ses biens, des biens dignes d'un prince, accordée par l'empereur Otton 2. Le pouvoir civil et religieux étant détenu par une seule et même personne.

1196-1200 : Charte D'Albert de Cuyck.

Aux environs de 1196, le prince évêque Albert de Cuyck signe une charte qui confirme un ensemble de droits et de libertés qui concernent les bourgeois, les « citains » comme on les désigne déjà depuis 1185. Cette charte constitue le prologue à la naissance d'une sorte de conseil communal avant la lettre.

1213 : La bataille des Steppes.

Longtemps, dans la principauté de Liège, le 13 octobre était une fête nationale. Pendant des siècles, elle fut considérée comme telle. Elle commémorait la victoire remportée par les Liégeois sur les Brabançons. En 1212, le duc de Brabant avait envahi la Principauté, mettant sa capitale à feu et à sang. Après quoi ses troupes rentrèrent à Louvain, fières de leur victoire. L'évêque Hugues de Pierrepont résolut de venger son pays. Il répara les fortifications et leva une armée. La rencontre eut lieu en Hesbaye au lieu-dit la « Warde des Steppes ». Les Liégeois remportèrent une victoire éclatante et le duc de Brabant dut venir à Liège faire « acte de repentir ». Pour les Liégeois de l'époque, c'est bien une nation, leur nation, qui avait vaincu l'ennemi.

1312 : Le « Mal Saint-Martin ».

Depuis 1303, rien ne va plus entre les « Grands », c'est-à-dire les patriciens, les bourgeois une nouvelle classe riche qui aspire à la noblesse et à la chevalerie – et les aristocrates et les « Petits », c'est-à-dire les représentants des métiers et les représentants du peuple au conseil de la Cité. En 1312, à la mort du prince évêque Thibaut de Bar, les chanoines de la cathédrale décident de nommer un régent (mambour) en attendant l'élection d'un nouvel évêque. Tandis que les « Grands » craignent, comme cela arrive de temps en temps, une alliance entre les chanoines (ceux qui se méfient de la puissance de l'aristocratie) et les « Petits » ; les « Petits » veulent affirmer leur pouvoir et décident subitement d'aller mettre le feu à la halle des bouchers. Le peuple se mobilise et, avec l'appui des chanoines, court sur la place du Marché où les « Grands » sont réunis. Ceux-ci se replient sur les hauteurs de Liège où se trouvent la collégiale Saint-Martin et une porte de la ville (ce qui représente une issue vers les campagnes). Mais des hommes venus de Vottem et des mineurs venus du quartier de Saint-Marguerite prennent les « Grands » à revers. La porte de la ville est fermée par un allié des « Grands » qui les trahit. Pris de panique, ils se réfugient dans la collégiale. Mais le peuple, dont la fureur est accrue par les pertes subies, et notamment celle du mambour et d'un chanoine de ses parents, entasse des bottes de paille autour de l'église et y met le feu en trucidant ceux qui tentent de s'échapper. L'église brûle entièrement avec ceux qui s'y étaient abrités. Dans le langage populaire, l'événement est resté sous le nom de « Mal Saint-Martin ». Plus de deux cents patriciens ont péri et parmi eux presque tous les échevins. Cet épisode dramatique est un de ceux qui balisent l'histoire de la Principauté.

1312 : La Paix d'Angleur.

Après le Mal Saint-Martin, il a bien fallu négocier : la paix sera signée à Angleur. Cet accord prévoit que désormais, pour faire partie du conseil des jurés de la cité, les patriciens doivent s'inscrire dans une corporation de métiers. Dès cette année-là, les « gouverneurs » des métiers siègent dans le conseil.

1316 : La Paix de Fexhe soumet l'évêque au cens du Pays.

Au terme d'un conflit qui opposait le prince évêque Adolphe de la Marck à une véritable coalition qui rassemblait le peuple de plusieurs villes de la Principauté, des patriciens et aristocrates, fut signé, à Fexhe, un document très important connu sous le nom de « Paix de Fexhe » et généralement considéré comme « le point de départ de la Constitution du Pays ». Il soumettait le prince évêque à une sorte de commission juridique dont il faisait partie et qui regroupait trois états (clergé, citains et noblesse). C'est la base de la Constitution du Pays de Liège, ce qui n'empêchera pas de nombreux conflits entre le prince et la Cité.

1355 : Fin de la guerre entre les Awans et les Waroux.

Il aura fallu 45 ans et des centaines de morts dans la chevalerie liégeoise pour que cesse une véritable vendetta opposant les familles hesbignones des Awans à celle des Waroux. Déclenché par une histoire d'amour, ce conflit se termina grâce aux efforts du prince évêque Adolphe de la Marck, et par la naissance d'une autre histoire d'amour.

1373 : Institution du Tribunal des XXII

Conformément à la Paix de Fexhe, c'est le « Cens » du pays, qui a le droit de maintenir ou modifier la coutume. Le 2 décembre 1373, une juridiction – la première en son genre – est établie : elle a fait et fait encore l'admiration de tous ceux qui se font les champions de la démocratie. Pourtant, on est au Moyen Age sous un régime dont le pouvoir spirituel et temporel reste encore dans les mains d'un seul homme. Ce Tribunal instaure la responsabilité des agents de l'autorité épiscopale et peut mettre en cause l'irresponsabilité du prince. C'est le Chapitre, les nobles, les représentants de la Cité et des bonnes villes qui élisent les 22 membres du Tribunal. Leur mission est de juger les officiers épiscopaux accusés de prévarication.

1408 : Bataille d'Othée et sentence de Lille.

Déjà en 1407, un conflit s'était mal terminé pour les Liégeois qui avaient décidé de « déposer » leur prince, Jean de Bavière, un homme autoritaire et dépravé. En mai 1408, les Liégeois reprennent les armes et mettent le siège de Maastricht où s'est retranché Jean de Bavière. Le siège prend fin précipitamment lorsque les Liégeois apprennent que des renforts arrivent à la rescousse de Jean de Bavière. Le 23 septembre 1408, c'est le début des hostilités. Les Liégeois manquent de stratégie mais non de courage, et le sort de la bataille – avec des forces pourtant incomparables tant sur le plan du nombre que celui du professionnalisme – sera parfois indécis. Mais, en fin de compte, les forces conjuguées des Français, Bourguignons, Bavarois, Flamands, Picards, Normands, Ecossais, sous les commandements du Duc de Bourgogne Jean-Sans-Peur, de Guillaume d'Orange, des comtes du Hainaut et de Namur, du comte Alexandre Stuart auront raison des milices hétéroclites liégeoises. La répression des vainqueurs – le Duc Jean-Sans-Peur en tête – sera terrible. L'élu de Liège, Jean de Bavière, peut, le 6 octobre, faire son entrée officielle dans « sa » Capitale. La Bataille d'Othée est suivie d'une terrible « Sentence de Lille » qui, pendant quinze ans, supprimera toute velléité d'activités politiques et militaires.

1465 : Bataille de Montenaken.

Les milices liégeoises sont écrasées par les troupes bourguignonnes.

1468 : Sac de Liège par Charles le Téméraire et Louis XI.**Le Perron est emporté à Bruges.**

En 1456, la Bourgogne qui, depuis longtemps, veut mettre la main sur la principauté de Liège – pour constituer un état puissant entre la France et l'Empire Germanique – réussit à faire élire sur le trône Louis de Bourbon. Il est le neveu du Duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Du coup, les Liégeois, qui ne veulent pas d'un Bourguignon à la tête de la Principauté, se tournent vers la France où Louis XI semble leur prêter une oreille attentive. Forts de ce soutien, en 1465, ils proclament la déchéance de Louis de Bourbon et élisent un régent. Ils signent un pacte militaire avec le roi de France. Louis XI, qui craignait la puissance bourguignonne sans oser s'y attaquer, joue double jeu. En 1468, les armées bourguignonnes mettent le siège devant Liège, abandonnée et même trahie par Louis XI. Une tentative hardie, menée par quelques centaines de Liégeois et d'hommes venus de la Cité voisine de Franchimont, échoue. Le lendemain, la ville est prise, les habitants massacrés, les habitations – sauf les grandes églises – sont pillées et incendiées. Comble de l'humiliation, le Perron, symbole des libertés liégeoises, est transporté à Bruges. Marquée dans l'Histoire, 1468 apparaît comme l'année où Liège périt.

1477 : Le Perron est réinstallé.

En croyant avoir rayé pour toujours de la carte, Charles le Téméraire sous-estimait la capacité des Liégeois à se redresser, une capacité égale à celle qui les pousse à se fourrer dans les plus mauvaises situations possibles. Après la mort de Charles le Téméraire en 1477, sa fille, Marie de Bourgogne, rend le Perron aux Liégeois et leur octroie la liberté de reconstruire la ville. En 1482, le prince-évêque Louis de Bourbon est assassiné par Guillaume de la Marck. Ce représentant d'un grand lignage liégeois doublé d'un brigand de grande envergure avait sans doute, en matière de méfaits, fait pire que truchider ce prince lâche et dévergondé, mais ce dernier méfait marque la fin de sa « carrière ». Grâce à une ruse, il est pris et décapité en place publique à Maastricht. Sous Jean de Homes (1484-1516), le prince-évêque suivant, Liège fait à nouveau l'admiration des voyageurs.

1492 : Neutralité de la Principauté.

Par le traité de Saint-Trond, en 1492, c'est une date importante pour le pays de Liège, la neutralité de la Principauté est reconnue officiellement par le roi de France Charles VIII et l'empereur Maximilien de Hasbourg. Mais, il s'agit d'une neutralité désarmée, c'est-à-dire que les armées peuvent traverser le pays, s'y ravitailler mais sans jamais y tenir garnison ou enrôler des Liégeois contre leur gré.

1526 : Un nouveau palais.

En 1505, un nouvel évêque est élu : Erard de la Marck dont le règne- un des plus long de l'histoire de la Principauté (33 ans)- sera particulièrement bénéfique au pays de Liège. Il veut restaurer la moralité du clergé liégeois (qui en a bien besoin) et refaire de Liège une prestigieuse capitale. C'est un prince racé, cultivé, habile à se railler des suffrages. C'est à lui que l'on doit la restauration remarquable du palais qui avait été endommagé par un incendie. Avec ses cours intérieures, dont la première dotée de colonnes aux chapiteaux inspirés notamment (le *L'Eloge de la joie* d'Erasmus (avec lequel Erard entretenait une correspondance suivie) , le palais était proche de ce qu'il est encore aujourd'hui, à l'exception de la façade, disparue, dans un incendie en 1734, et reconstruite par Georges-Louis de Berghes dont les armes surmontent encore actuellement le portail d'entrée. Flanqué d'une nouvelle aile de 1849 à 1853 par l'architecte Charles Delsaux, il abrite désormais le gouvernement provincial et les services de la justice.

1637 : Assassinat du bourgmestre Sébastien Laruelle.

Au XVII^e siècle se dessinent deux clans bien distincts dans la capitale de la principauté, l'un, les « Grignoux » (grognons), composé des corporations de métiers et de quelques grands, soutient la protection de la France. L'autre, composé de nobles, de bourgeois, mais aussi de gens du peuple lassés des excès du comportement des représentants des métiers, prône le respect de l'ordre établi et de l'autorité du prince-évêque Ferdinand de Bavière. On les désigne sous le sobriquet « Chiroux » (du mot wallon tchirou : Hirondelle clin évoquait la redingote noire sur haut-de-chausses blanc que portaient souvent les bourgeois. Les Grignoux, eux, sont soutenus par l'ancien bourgmestre Sébastien Laruelle, très pro-français. Invité à un banquet par le comte de Warfusée, il tombe dans un véritable traquenard et est lâchement assassiné.

1650 : Maximilien de Bavière construit la Citadelle tournée vers les Liégeois.

Un des porte de Liège, sur les hauteurs de Sainte-Walburge, avait été fortifiée, et il avait parfois été question de la transformer en un véritable bastion. Mais, c'est en 1650 seulement que les Etats liégeois sont mis en demeure par le prince évêque Ferdinand de Bavière (qui avait du demander l'aide à son neveu – et futur successeur – Maximilien pour venir à bout de la guerre civil entre Grignoux et Chiroux) de voter la construction d'une citadelle qui devait protéger les Liégeois. En fait, dans l'idée du prince, c'est surtout contre les Liégeois que doit se porter l'efficacité de la citadelle. Celle-ci est construite en un an. Démolie et reconstruite à plusieurs reprises, la forteresse a été rasée. Sur le site, s'élève aujourd'hui un hôpital- l'hôpital de la Citadelle- dont le nom ravive le souvenir de l'ancienne forteresse.

1691 : Bombardement de Liège par le maréchal de Boufflers.

C'est d'une autre place forte de Liège, la Chartreuse, située sur la colline face à celle de la citadelle, qu'en 1691, Blouffers maréchal de Louis XIV, bombarde la ville, au grand désespoir du bon prince-évêque Jean-Louis Elderen. On est en pleine guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697) entre la France et une partie de l'Europe coalisée. La Principauté avait publié la déclaration de guerre de l'empereur d'Allemagne. Les Français estimaient que c'était là compromettre sa neutralité et pour l'en punir, le maréchal Boufflers bombarde Liège des hauteurs de la Chartreuse, occasionnant de lourds dégâts dans la ville et notamment à la « Violette », l'hôtel de ville.

1714 : Le Traité de Rastadt met fin à la guerre de succession d'Espagne.

Les troupes étrangères quittent la principauté de Liège.

1789 : L' « heureuse » révolution liégeoise.

Il est question d'une « heureuse » révolution liégeoise en 1789 parce que l'hôtel de ville et la citadelle sont pris pratiquement sans effusion de sang. Le prince-évêque Hoenbroeck, tué plutôt brutalement de sa résidence d'été à Seraing, et conduit à Liège, signe tout ce qu'on lui demande de signer et ratifie le choix des Liégeois pour deux leaders : Jacques-Joseph Fabry, un ancien bourgmestre, et le baron Jean Remi de Chestret un ancien officier. Pendant quelques semaines, tout le monde vit dans l'illusion d'une complète identité de vue. Les Inégalités seront supprimées, les taxes diminuées, représentations clos campagnes, dans le Tiers Etat, égalité des droits politiques pour les hommes, et ... les femmes ! Bref un va raser gratis ! Cela ne durera pas ! Certains s'en rendent compte et s'empressent de quitter la principauté. C'est même le cas de m'évêque, qui va se réfugier à Trêves et cherche des alliés pour l'aider à retrouver sa principauté et son pouvoir. Il reviendra en force, en 1791, et aura l'imprudence de se livrer à une représentation si dure qu'elle lui aliène l'adhésion des Indécis. Il meurt en juin 1712. C'est un Liégeois, François, comte de Méan qui lui succède.

1792 : Dumouriez entre à Liège.

Sous le commandement du général Dumouriez, vainqueur des Autrichiens, les armées de la nouvelle république française entrent à Liège. Le prince-évêque François de Méan s'enfuit. En France, Louis XVI est décapité le 11 janvier 1793. Le 21 avril 1793, le prince de Méan rentre dans sa principauté grâce, une fois de plus aux armées autrichiennes. Le 26 juillet 1794, les armées républicaines françaises font à nouveau leur entrée dans la ville. Elles s'installent à la citadelle et se livrent à des vols et des déprédations de toutes sortes, semant la terreur chez les Liégeois qui croyaient voir dans l'armée française ses libérateurs ! La république liégeoise est instituée.

1794 : Les révolutionnaires liégeois démolissent la cathédrale.**1795 : La révolution française met un terme à l'ancienne principauté.**

Annexée à la France dès septembre 1795, l'ancienne principauté est divisée en cinq départements. Celui de Lourthe, dont Liège devient le chef-lieu, correspond à peu près aux limites de l'actuelle province de Liège. Terre de libertés depuis des siècles, Liège va connaître une période très difficile, mais c'est son choix et elle doit le supporter tant bien que mal et plutôt mal que bien. L'économie est ravagée et met longtemps à se relever. Pour l'enseignement, qui est un modèle dans l'ancien régime, tout est à refaire. Enfin, le « cadeau » le plus empoisonne que tait la République française, à l'ancienne principauté est la conscription militaire très durement ressentie dans la population. Sans aller jusqu'à dire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes de l'Ancien Régime (où le paupérisme prend souvent des apparences insoutenables) ; ce n'est certainement pas l'annexion à la France qui arrange les choses.

1803 : Bonaparte à Liège.

La visite à Liège du premier consul débouche sur quelques initiatives relativement intéressantes pour la ville ravagée. En effet, Bonaparte s'intéresse à l'industrie liégeoise et particulièrement, ce qui n'étonnera personne, à la fabrication des armes militaires. Sous son impulsion est créée la Fonderie des canons et il décide de faire construire le quartier d'Amercoeur. Un tableau conservé au musée des armes rappelle cette visite.

1815 : Création de la Province de Liège dans les Pays-Bas.

Sous l'empire, la situation s'améliore un peu et, après la chute de Napoléon, le gouvernement hollandais auquel le pays de Liège est soumis ne trouvera jamais grâce aux yeux des Liégeois. Ceux-ci pourtant, doivent à Guillaume d'Orange leur université (1817) et un sérieux appui à leur industrie avec notamment le soutien inconditionnel à John Cockerill. Ce dernier, en 1823, construit le premier haut fourneau à Seraing et installe ses bureaux dans un château (qui était l'ancienne résidence d'été des princes-évêques) située en bord de Meuse.

1817 : Guillaume d'Orange crée l'université de Liège. John Cockerill s'installe à Liège.**1830 : Entraînées par Charles Rogier, les Liégeois marchent sur Bruxelles.**

C'est avec un enthousiasme effréné que les Liégeois s'en vont « mourir pour Bruxelles » pour bouter les Hollandais dehors et conquérir l'indépendance de la Belgique. A partir de 1830 s'ouvre pour Liège une ère de prospérité née d'une véritable révolution, industrielle cette fois. Liège exporte dans toute l'Europe et ouvre même de nouveaux marchés en Amérique, en Turquie, en Russie, en Chine et au Congo. Mais deux guerres et de graves troubles sociaux vont arrêter cette expansion.

1842 Création de la gare des guillemins.

1843 : Création de la ligne de chemin de fer Liège-Verviers-Aix la Chapelle et percement de plusieurs grandes rues.

1844 : Suppression des vieux remparts et des portes comblement de bras de Meuse Sauvenière.

1860 : Modification du tissu urbain.

1903: Naissance de Georges Simenon.

1905: Exposition universelle et internationale.

Elle consacre la prospérité de l'économie liégeoise. On célèbre en même temps le 75^{ème} anniversaire de la création de la Belgique. Un premier congrès Wallon y tient ses assises. La ville gardera deux ponts : celui de Fragnée et celui du Val Benoit, des rues, des boulevards, deux parcs publics (le parc d'acclimatation et ma Roseraie) et un palais permanent (l'actuel Musée d'art moderne). Tous ces aménagements avaient été rendus possibles par la rectification de l'Ourthe et de ses biefs.

1914: Résistance des forts à l'invasion allemande.

Dans sa constitution, en 1830, la Belgique avait inscrit sa neutralité. Lorsqu'en 1914, l'Allemagne en guerre contre la France somme le roi Albert^{1^{er}} (successeur de Leopold^{1^{er}} dont il est le neveu) de laisser passer les troupes allemandes, celui que l'on désignerait sous le nom de « roi chevalier » refuse. La place de Liège résiste héroïquement retardant l'avance de l'envahisseur et permettant ainsi aux alliés de se ressaisir. Le prix de cette résistance du 6 au 16 août est le bombardement de la ville et les représailles à l'encontre des civils.

1919: Liège reçoit la lésion d'honneur.

Pour son héroïque résistance, la ville de Liège reçoit, en 1919, la Légion d'honneur des mains du président Pointcarré.

1930: Exposition ratée...

En pleine crise économique, l'exposition -qui aurait du permettre d'animer le quartier d'Outremeuse- est mal organisée et souffre de la concurrence de l'exposition d'Anvers en même temps. Le résultat le plus tangible est la construction du pont de Corommeuse dont la largeur était bien adaptée à la montée de la circulation automobile.

1939: Exposition internationale de l'eau et inauguration du canal Albert.

Cette exposition est une réussite totale. Elle tire magnifiquement parti de son thème : « L'eau ». Les pavillons sont superbes, notamment les pavillons allemands dont les responsables savent pourtant très bien ce qui va suivre... D'ailleurs, on a toujours pensé que la préparation de l'exposition avait permis aux Allemands de venir connaître, en toute tranquillité, la région qu'ils allaient envahir. La guerre et la mobilisation qui s'ensuit contraignent l'exposition de l'eau, ouverte en juillet, à fermer prématurément ses portes en septembre 1939. Pour garder le souvenir de cette manifestation prestigieuse, il reste le canal Albert et un grand palais qui, emménagé, est devenu la Patinoire et le halles des Foire internationale de Liège. Un ensemble appelé sous peu à être complètement transformé.

1940: Les troupes allemandes entrent à Liège.

Une fois de plus, l'envahisseur venant d'Allemagne, Liège, avait fortifiée. Une série de nouveaux forts est venue compléter la ligne de défense de la ville. Le 10 mai 1940, la surprise est totale lorsque, avec des planeurs, les Allemands débarquent sur le fort d'Eben Emael. Les autres forts tiennent le plus longtemps possible et le dernier à se rendre (le 29 mai) est Tancrémont après la

capitulation de l'armée. Le 12 mai, une division allemande était arrivée sans encombre sur la place Saint-Lambert où les Liégeois, croyant voir des Hollandais, les avaient acclamés...

1944: Le 7 septembre, la 1^{ère} armée américaine du général Hodges libère Liège.

Les premiers Américains entrent à Liège le 7 septembre dans le début de l'après-midi. En se retirant, les Allemands lancent un char bourré d'explosifs qui explose au carrefour de Fontainebleau en pulvérisant plusieurs maisons et tuant plusieurs personnes, dont un courageux Liégeois qui avait grimpé sur le char pour tenter de le désamorcer.

Jusqu'en 1945, robots et bombes volantes s'abattent sur Liège.

La première bombe volante tombe sur Liège le 20 novembre 1944. La terreur qu'à juste titre inspirent ces « robots » téléguidés V1 et V2 dure jusqu'aux 20 janvier 1945. Le bilan pour la ville est de près de 400 morts et 600 blessés. Les dégâts matériels sont extrêmement lourds. Durant les deux mois de terreur, on dénombre, pour l'arrondissement de Liège, 1649 tués et 2558 blessés.

1950: La question royale.

La famille royale prisonnière en Allemagne, est délivrée le 7 mai 1945 par les Américains. En Belgique, c'est le frère du roi, le prince Charles, qui est nommé régent. Pour des raisons politiques aggravées par la nouvelle du mariage religieux (avant même la possibilité d'un mariage civil) du roi pendant sa captivité avec Liliane de Rethy, le pays se divise sur l'opportunité du retour de Léopold III. Après les élections de 1949 (les femmes y participent pour la première fois), la coalition au pouvoir sociale-chrétienne et libérale organise en 1950 un référendum sur le retour du roi. Il en résulte que 57.68% des Belges souhaitent le retour de Léopold III. Mais, prenant comme prétexte que les votes avaient été différents au nord du pays (72.2%) et en Wallonie (42%), les Wallons s'enflamment et le climat tourne à l'insurrection surtout lorsque, le 30 juillet 1950, au cours d'une manifestation violente, à Grace-Berleur (en région liégeoise), trois hommes sont tués par la gendarmerie. L'abdication de Léopold III en faveur de son fils Baudouin, qui monte sur le trône le 17 juillet suivant, apaise les esprits.

1950: Inauguration du Palais des Congrès de Liège.

Un instrument dont le développement se poursuit en symbiose avec celui de l'économie liégeoise. Cette même année a lieu une exposition consacrée au logement populaire montrant aux visiteurs les différents aspects des maisons individuelles et des H.L.M (building d'habitation à loyer modeste). Sur le site commencent à s'élever douze tours dont certaines compteront jusqu'à 21 étages. C'est le quartier de Droixhe qui est unique dans le paysage liégeois mais où vit une population en proie à des problèmes de délinquance juvénile.

1966: Grève des femmes à la FN Herstal.

Entre 1960 et 1973, l'érosion de la rentabilité de la fabrique d'armes va de pair avec de nombreux conflits sociaux. En 1966, les ouvrières de la FN entament une grève qui restera mémorable parce qu'elle soulignait l'inéquation des comportements à la fois patronaux et syndicaux face à des tendances nouvelles. Devenue célèbre en Europe et même au-delà, cette « première grève exclusivement féminine de notre temps, comme la qualifiait la presse et les sociologues, trouve son origine dans la distorsion salariale existant non seulement entre les hommes et les femmes pour un même travail, mais compte tenu de la différence des conditions de travail dans une ancienne entreprise comme la FN et ce qui se passait dans des usines plus modernes. Devant les hésitations des organisations syndicales embarrassées autant que les patrons par l'application du traité de Rome (1957) sur l'égalité salariale des hommes et des femmes, des ouvrières débrayent » spontanément sans attendre l'avis de leurs représentants syndicaux. Le mouvement qui doit être récupéré par les syndicats s'étend progressivement à trois mille personnes. Le travail ne reprend que...trois mois plus tard. En attendant qu'une commission étudie le problème de l'égalisation des rémunérations, les femmes obtiennent une augmentation horaire immédiate de 2 FB par heure et, pour l'année suivante une somme de cinq millions est prévue pour une nouvelle augmentation fonction de critères à déterminer.

1976: Création de l'Eurégio Meuse-Rhin.

L'intégration de la province de Liège dans l'Eurégio Meuse-Rhin [le zuid Limburg (Pays-Bas), Régio Aachen (Allemagne), Limbourg belge et province de Liège] est un élément extrêmement important pour l'avenir économique du Pays de Liège.

1976: La crise.

Dans les années soixante, qui apparaissent comme des « Golden Sixties », une nouvelle impulsion économique va faire se lever bien des espoirs. Mais, en Belgique comme ailleurs, il faut compter, dès 1977, sur une crise conjoncturelle qui touche l'Europe entière. A Liège, la crise entraîne la fermeture progressive des charbonnages liégeois et la réduction, à sa plus simple expression, du secteur sidérurgique. Les cristalleries, quant à elles, deviennent un atelier pratiquement artisanal et la fabrique Nationale d'Herstal (FN) est démantelée.

1980: Liège fête le millénaire de la Principauté.**1983: La Belgique devient officiellement un état fédéral.**

La province de Liège fait partie à la fois de la Région Wallonne et de la Communauté française.

1998: Enfin la Place Saint-Lambert !

Après 30 ans de plans, de palabres, de décisions contradictoires, de démolitions, de constructions à leur tour démolies, de combats populaires et politiques, de trous, de travaux, les Liégeois retrouvent enfin leur place Saint-Lambert.

Généralités :

Des Origines

Les premiers habitants de la partie méridionale du territoire sont venus de la Gaule et appartiennent à la race des Keltes ou Celtes et à celle des Gaulois. Quant aux Celtes de la Gaule eux-mêmes on ne peut faire que des conjectures sur leurs origines.

Vers l'an 58 avant Jésus-Christ, tout le territoire qui a formé l'ancien diocèse de Liège était habité, mais la population ne paraît pas avoir été forte.

Au Nord, il y avait les Ménapiens qui habitaient les pays situés entre le Démer et le cours de la Meuse au nord jusqu'à son embouchure, pays sablonneux et marécageux. Les même pays furent aussi habités plus tard par les Toxandriens, si toutefois ce n'était pas le même peuple désigné par deux noms différents.

En dessous des Ménapiens ou Toxandriens, il y avait les Eburons qui occupaient les deux rives de la Meuse au-dessous de Visé, et tout le pays situé entre la Meuse et le Rhin. Les Eburons portaient-ils aussi le nom de Tongriens, ou bien ceux-ci ont-ils été occuper le territoire après la défaite des Eburons par César ? Cette dernière conjecture est assez fondée.

Après l'extermination des Eburons par Jules César en 54 Av. JC, une autre tribu germanique nommée Summique fut établie sur la rive droite de la Meuse entre Maastricht et la rivière Worm. Ces transplantations auraient eu lieu vers l'an 8 avant notre Ere.

Les Romains s'installèrent et construisirent un réseau de voies qui déservait toutes les grandes cités. L'administration de ces régions se faisant par des fonctionnaires Romains ; la langue latine se propagea très rapidement.

Après Jésus-Christ

Au premier siècle, la Gaule est romaine. Aux frontières de l'empire, des forteresses donnent naissance à des bourgades qui deviendront Cologne, Bonn, Mayence. Sur l'important réseau routier qui parcourt l'Europe s'édifient d'autres cités : Bavai, Tongres, Maestricht.

Au début du 4^e siècle, les chrétiens de Cologne sont assez nombreux et organisés pour avoir un évêque : Materne. L'empereur Constantin, favorable aux chrétiens, les autorise à enseigner librement. Le nombre de fidèles augmentent très rapidement. La nécessité de scinder le diocèse devient rapidement inévitable. Saint Materne devient l'évêque de nos régions. Il passe pour avoir fondé des églises à Tongres, Maestricht, Huy, Jambes, Dinant et Ciney. Peu après un nouveau diocèse est créé et l'importante cité de Tongres reçoit son premier évêque : Servais. Son vaste diocèse ressemble déjà fort à celui de Liège et ne sera modifié qu'en 1559 sous Erard de la Mark (il s'étend de l'embouchure de la Meuse au nord, à Aix-la-Chapelle à l'est, Bouillon au sud et Mons à l'ouest). Mais le jeune évêque doit faire face à des invasions germaniques. Tongres est ravagée par les Francs à la fin du 4^e siècle. Saint Servais meurt vers 384 et est inhumé à Maestricht. Les Francs conquièrent le pays et s'installent. Pourtant progressivement, ils se laissent gagner par la religion des vaincus. Vers 496 leur roi Clovis se convertit à Reims. On retrouve alors des évêques à Tongres. Dans les années 535-538, Domitien fait bâtir l'église Notre-Dame à Huy et y est enterré. Dès cette époque, les évêques résidèrent la plupart du temps à Maestricht. Monulphe (558-597) y fait bâtir une vaste église sur la tombe de Saint Servais. Une aimable légende veut que Saint Monulphe contemplant le site de Liège, ait prophétisé à son sujet : " Voici un lieu que Dieu a choisi pour le salut de nombreux fidèles. Il y naîtra une cité qui égalera les plus illustres !". Ce lieu, habité depuis les temps les plus lointains est occupé à l'époque par quelques masures de paysans formant un Vicus leudicus, c'est-à-dire un domaine "Public" sans propriétaire particulier si ce n'est l'Etat autrement dit le roi. Par libéralité royale, il deviendra un jour domaine de l'Eglise de Tongres.

Saint Lambert

Au 7^e siècle apparaissent les premiers monastères dans le pays. A l'instigation de Saint Amand, qui fut pendant trois ans évêque de Tongres-Maestricht, Saint Itte et Sainte Gertrude fondent Nivelles, Saint-Feuillen, L'abbaye de Fosses, Sainte Begge celle d'Andenne.

Et vers 650, Saint Remacle, l'apôtre des Ardennes, crée la double abbaye de Stavelot et Malmédy. C'est à l'abbaye de Stavelot que l'évêque Lambert séjourne durant 7 ans, privé de sa charge épiscopale par des querelles de royauté. Avec la mort d'Ebroïn et le retour de Pépin II, Lambert allait pouvoir rentrer à Maestricht. Pourtant son séjour de prédilection était situé un peu plus haut sur la Meuse : un modeste Vicus où son prédécesseur Saint Théodard est enseveli à l'ombre d'un humble oratoire consacré à Notre-Dame.

Le 17 Septembre 705, les hommes de Dodon attaquèrent le Vicus. Toute fois, Lambert refuse de prendre les armes car : " Un père ne peut répandre le sang de ses enfants ! Le Seigneur m'a aussi confié ces furieux : je suis leur évêque !". Pendant que Lambert

implore Dieu, ses neveux, ses clercs et ses serviteurs sont tous tués. Lambert les suivra au royaume des cieux peu de temps après.

Ainsi mourut Lambert, évêque de Tongres sur ses terres de Leudicus. L'endroit de ce martyr s'appelle aujourd'hui : Place Saint-Lambert, Vicus Leudicus est maintenant Liège. Lambert est inhumé discrètement à Maestricht, aux côtés de son père. Mais la ferveur populaire fait du lieu de son martyre un but de pèlerinage. Il y aura des guérisons miraculeuses.

Hubert, successeur de Lambert, suit les événements de très près et proclame la sainteté de Lambert. il prend aussi la décision de lui dédier une basilique là où il fut tué et où on le prie. Et en 718, le corps du saint martyr est ramené solennellement à Liège. Une ville va naître... De la mort a jailli la vie... grâce à la foi des chrétiens de ce temps.

Saint Hubert

Du temps où le cruel Ebroïn opprimait les Francs, il y avait en Aquitaine un noble jeune homme appelé Hubert, comte du palais, sous le roi Théodoric. Il n'était instruit dans les belles lettres et versé dans le maniement des armes.

Détestant la tyrannie d'Ebroïn et ses persécutions contre le clergé, Hubert abandonna l'Aquitaine et se rendit en Austrasie, près de Pépin, qui y avait rétabli l'ordre en soumettant tous les seigneurs despotes. La compagne inséparable de Hubert fut sa tante Oda, veuve de Boggis, duc d'Aquitaine, récemment décédée. Il ne tardera point à se rendre près de Saint Lambert à Maestricht. La grâce de Dieu lui inspira un vif désir d'entrer dans la cléricature et de se consacrer au service de Dieu, mais les liens d'un mariage légitime l'empêchaient de suivre ce désir. Entre-temps il vécut, non en laïque, ni en homme marié, ni en comte, mais en clerc, disciple de Saint Lambert.

Après le martyre de Saint Lambert, Dieu lui donna un digne successeur. Saint Hubert fut élu évêque et prit possession du siège épiscopal. Saint Hubert se dévoue aux intérêts spirituels de ses diocésains. Il les instruisait, et les portait au bien par ses prédications ; il les aidait, par ses générosités, à se construire des églises ; il leur administrait le saint sacrement de confirmation pour les affirmer dans la foi. Les pauvres trouvaient en lui un bienfaiteur, les opprimés un défenseur, les orphelins un père.

L'oratoire où Saint Lambert fut assassiné devint l'objet de la vénération publique et le but d'un pèlerinage. Les fidèles venaient y invoquer le saint martyr. Saint Hubert y résolu de construire une belle église. Aimant résider à Liège, il est bien probable qu'il y ait établi l'administration de son diocèse. Vers 727, le saint fut averti dans une vision que sa mort était proche et qu'elle aurait lieu dans le courant de l'année. Il succomba d'une fièvre à Tervuren le 30 mai 727. En 825 on transféra ses reliques à l'abbaye d'Andage.

En 925, la Lotharingie, dont fait partie le diocèse de Liège, échoit au roi de Germanie : Henry I L'oiseleur. Pour Liège commence une dépendance qui ne finira qu'en 1795.

Eracle, évêque de Liège, meurt le 28 octobre 971. A Aix-la-Chapelle, l'empereur Otton I lui cherche un successeur. Le 14 avril 972, Notger, clerc d'origine noble et conseiller de l'empereur est sacré évêque en l'église de Bonn. Notger a 42 ans et prend sa nouvelle tâche au sérieux : il organise rapidement la défense du pays. Les empereurs lui donnent, en effet, les moyens d'affermir son autorité...

A la mort d'Otton I, le 7 mai 973, son fils Otton II suit la même politique. Le 6 janvier 980, l'empereur Otton II confirme solennellement Notger " vénérable évêque de Liège " dans toutes les possessions et immunités reçues précédemment par l'église de Liège. Notger est en fait le seigneur de ses territoires : il devient le chef d'une principauté. Otton II est généreux et protecteur, Notger peut alors entreprendre la défense de Liège. Il fait preuve de tact et de diplomatie. A Lobbes, il réconcilie les abbés Rathier et Folcuin qui se disputaient la direction de l'abbaye. La paix s'étend rapidement dans tout le pays. Notger conçoit alors de grands travaux à Thuin, Fosses et Malines.

En 983, il reçoit les droits sur le marché de Visé. Mais cette année-là, aux fêtes de Noël, Otton II meurt. C'est son fils, Otton III âgé de trois ans monte sur le trône. Pendant deux ans, Notger et Gerbert d'Aurillac défendent le jeune roi contre les convoitises de Henry de Bavière et de Lothaire de France. Aussi, Notger prend-il de l'importance auprès des impératrices Adélaïde et Théophano, grand-mère et mère de Otton III.

De 988 à 990, Notger accompagne l'impératrice en Italie où l'autorité des empereurs germaniques est mal acceptée. Le 15 juin 991 à Nimègue, Théophano meurt à son tour. Otton III n'a que onze ans et Notger doit plus que jamais se soucier des affaires de l'empire.

En 993, l'empereur est reçu par Notger à Liège même. Notger est occupé par la construction de la cathédrale dédiée à Notre-Dame et à Saint Lambert. Liège compte cinq collégiales : Saint Pierre, la plus ancienne, Saint Martin en Publémont, Saint Paul-en-île, Saint Denis, Sainte Croix.

Le 23 mai 996, à Rome, Otton III reçoit la couronne impériale des mains du pape Grégoire V. Il fait alors connaissance d'Adalbert, évêque de Prague. Notger a alors 66 ans et repart pour l'Italie. Adalbert devient martyr en 997 alors qu'il tentait d'évangéliser la région de Gdansk. Il fut canonisé à Liège en 999 et devient le Saint protecteur de la Pologne. Notger reste en Italie pendant cinq ans et essaye de maintenir le pouvoir germanique dans la péninsule.

Le 24 janvier 1002, Otton III meurt, alors qu'il s'apprête à assaillir Rome révoltée. Notger rentre à Aix-la-Chapelle où il assiste le 8 août 1002 au couronnement de Henry II de Bavière qui lui fait totalement confiance. Il négocie un projet d'alliance avec Robert, roi de France, en 1006. De nouveau, ses possessions sont confirmées, ce qui fait de lui un prince et un évêque. Il expire le 10 avril 1008 à Saint Jean.

" Liège tu dois Notger au Christ et le reste à Notger. "

Les 600 Franchimontois

Au XVème siècle, les ducs de Bourgogne essayent d'annexer la Principauté de Liège, enclavée entre leurs territoires. Les villes liégeoises se battent pour défendre leurs libertés. Philippe Le bon réussit à faire de son neveu, Louis de Bourbon, le prince-évêque mais celui-ci est très vite rejeté par la population.

Les sanctions succèdent aux rébellions que Louis XI, roi de France, encourage d'ailleurs à coups de belles promesses jamais tenues. En 1465, les Liégeois perdent la bataille de Montenaeken. En 1466, Dinant est mise à sac avec beaucoup de férocité. En 1467, la défaite de Brusthem livre Liège à Charles Le Téméraire : les insurgés sont bannis, toutes les libertés communales supprimées, les murs de la ville détruits, les impôts multipliés par sept, le Perron est transporté à Bruges. Les Liégeois sont poussés à bout.

En 1468, à Tongres, Louis Le Bourbon observe ses indomptables sujets : les insurgés sont rentrés à Liège. Le Duc Charles interdit tout dialogue avec les insurgés qui veulent que l'évêque de Liège rentre chez lui en maître et protecteur. Sous la menace, les révoltés obligent le prince-évêque à plaider pour la paix. Le Duc de Bourgogne est très irrité contre les Liégeois qui décident de l'attaquer.

Ainsi, le 22 octobre, 5000 courageux citoyens, épris de libertés, mais ignorant le métier des armes, se heurtent aux 40.000 hommes de guerre de Charles Le Téméraire. La défaite est inévitable. Six cents volontaires périssent dans le village de Lantin pour protéger la retraite de leurs compagnons.

Le soir du 27 octobre, les Liégeois prévoient de surprendre leurs ennemis au cœur de leur campement Porte Saint Léonard. Conduits par Jean de Wilde, les assiégés s'élancent contre les Bourguignons. Cependant, le nombre joue décidément trop contre eux, leur offensive est contenue et le repli obligatoire. Sur les hauteurs de Sainte Walburge où loge le duc, le légat Onofrius tente un dernier discours de clémence qui ne donnera aucun résultat.

La nuit du 29 octobre à la porte Sainte Marguerite, Gossuin de Streel et Vincent de Bueren et leur troupe bousculent les gardes. Dès que les Bourguignons accourent, la mêlée est générale et dans la nuit, la confusion est totale. Sous l'effet de quelques incendies, ils se regroupent et comme les archers écossais de Louis XI font merveille. Pour la petite troupe, c'est le massacre ou la fuite. Le lendemain, 30 octobre 1468, quand le duc Charles et le roi Louis entrent à Liège, la ville est morte. Mais le carnage commence seulement.

L'incendie de la ville dura sept semaines. Charles Le Téméraire ne laissa derrière lui que des décombres et un vaste charnier.

« Le souvenir des 600 Franchimontois a franchi les siècles »

Erard de la Mark

Né à Sedan en 1472, Erard avait eu des débuts laborieux. Cadet de famille voué à la carrière ecclésiastique, il n'obtint d'abord que des titres et des prébendes modestes. Mais, fréquentant, de 1500 à 1505, la Cour de France et la Ville Eternelle, il s'y fit connaître de Louis XII et Jules II.

Ceux-ci appuyèrent sa candidature dès qu'on crut mort l'évêque Jean de Homes, le vieil ennemi de sa famille. Erard fut élu. Ravagé par un incendie qui avait éclaté dans les écuries en 1505, le palais épiscopal était en piteux état à l'avènement de Erard. Cependant, le prince attendit 20 ans avant de commencer la reconstruction. Erard put y résider en 1533.

Or, pasteur né parmi les loups, il avait conservé l'esprit de décision et l'avidité des La Mark. Dès 1507, il obtint du bon roi Louis XII l'évêché de Chartres. Puis, brouillé avec François Ier qui l'avait écarté du cardinalat, il s'allia, à Saint-Trond, à Charles-Quint. Rompant avec la neutralité liégeoise, il entraîna son pays et la ville libre d'Aix-la-Chapelle dans cette alliance.

Quoique qualifié de «moderne» de façon équivoque, Erard de la Mark n'en désire pas moins la restauration complète de la puissance féodale de son Eglise : dès 1506, il fait dresser la liste de tous les fiefs «amples et menus» de son pays. Trente ans plus tard, ce sont les vassaux obligés au service militaire qui sont répertoriés. La passé enseigne le présent. Veut-il connaître ses droits ? L'évêque demande que le Chapitre cherche, dans les vieux actes, l'étendue de sa juridiction, de sa Meuse (1515), de ses droits "d'arsin" et de chasse (1529). Seules, les institutions défuntes sont laissées au tombeau : le Tribunal de la Paix et l'Anneau du Palais. Quant aux nouvelles instances, elles ne sont établies que pour corriger le fonctionnement des anciennes.

Ainsi en 1527, est-il statué que le conseil ordinaire prononcera, en appel sur les jugements des échevins en matière civile, et connaîtra directement des contraventions aux privilèges impériaux. Erard de la Mark mourut en 1538.

L'assassinat de Sébastien Laruelle

En 1637 à Liège, les Grignoux , les partisans de libertés communales accrues, et les Chiroux , partisans du renforcement de l'autorité du prince-évêque, s'affrontent.

Chiroux veut dire " hirondelles surnom donné à partir de leur uniforme : habit noir et culotte blanche. Grignoux veut dire " grincheux, râleurs " surnom donné en réplique au précédent. A leur tête, Sébastien Laruelle, bourgmestre en 1630 et 1635.

Le prince-évêque, Ferdinand de Bavière, cumulant de nombreuses charges, administre Liège de loin et sans énergie. Les Chiroux cherchent le soutien des Pays-Bas Espagnols et les Grignoux l'aide de la France. Le cardinal Richelieu prend parti pour Laruelle car Liège doit rester neutre : c'est un couloir vers la Hollande et une frontière entre les Espagnols et les Allemands.

L'abbé de Mouzon, l'envoyé de Richelieu, et René de Renesse, comte de Warfusée, ancien directeur des finances du roi d'Espagne aux Pays-Bas, soutiennent Laruelle.

Warfusée a fui Bruxelles après avoir dilapidé les sommes dont il était responsable. Les Grignoux l'ont recueilli et installé à Liège. Celui-ci, au courant des tendances françaises, décide de tout dévoiler au roi d'Espagne et à son allié l'empereur d'Allemagne pour rentrer dans leurs grâces : ce projet français sera considéré comme une trahison de Laruelle.

Le 16 avril 1637, à une heure trente de l'après-midi, à un banquet chez le comte de Warfusée, la trahison s'accomplit par l'arrière de la maison longée par un bras de la Meuse : les Espagnols arrêtent Laruelle et Mouzon pour trahison. Sitôt averti, le capitaine de Sprimont accourt, mais il est trop tard Laruelle a été assassiné. Warfusée raconte la forfaiture et remet une fausse lettre signée du bourgmestre reconnaissant le complot. Prise d'une rage aveugle, la foule se rue dans la maison en massacrant tous les occupants. Seuls les amis de Laruelle et les femmes protégées par l'abbé de Mouzon eurent la vie sauve. Le cadavre de Warfusée fut exposé deux jours sur le marché, puis brûlé. Liège accorda à Sébastien Laruelle des funérailles dignes d'un souverain et sa mise en terre fut accompagnée d'un serment solennel des trente-deux métiers.

Du siècle des Lumières à la Révolution liégeoise

Léonard Defrance, né à Liège en 1735, a étudié la peinture dans sa ville natale puis à Rome et en France. De retour au pays en 1763, il souffre de l'obscurantisme des mécènes jusqu'à l'avènement du prince-évêque François-Charles, comte de Velbruck. Celui-ci s'intéresse aux idées du temps : celles des philosophes et des encyclopédistes. François-Charles aimerait rassembler quelques "convertis" en un cercle de discussions artistiques, littéraires ou scientifiques. C'est pourquoi Defrance retourne à Paris où il a pu introduire son œuvre avec un succès certain grâce à Fragonard qu'il a rencontré à Rome.

En 1779, Velbruck institue la "société d'émulation". Le peintre y rencontre Jacques-Joseph Fabry, ancien bourgmestre et Jean-Nicolas Bassenge, jeune avocat et poète. Mais Velbruck, grand prometteur d'une vie intellectuelle foisonnante à Liège, meurt le 29 avril 1784.

Son successeur est Constantin-François de Hoensbroeck, complètement opposé aux idées du défunt. Il considère "l'émulation" comme une propagande philosophique. Il affirme alors, son autorité sur tous les fronts en juillet 1785. Il envoie le procureur général Fréron pour fermer la maison des jeux de Spa tenue par Levoz. Fréron intervient à l'intérieur même de l'établissement, ce qui permet au tenancier Bovy de l'assigner devant le tribunal des XXII (composé de 22 juges élus par les trois ordres : 4 par le clergé, 4 par la noblesse et 14 par le tiers-état pour réprimer les forfaitures des agents du gouvernement) pour violation de domicile.

A partir de ce moment, l'affaire des jeux de Spa va prendre une ampleur inattendue. Fréron, soutenu par Hoensbroeck, soumet l'affaire à la cour de Wetzlar qui déclare le tribunal des XXII incompétent. Les trois ordres soutiennent le tribunal et le prince-évêque pousse Fréron à retirer son action à la cour de Wetzlar. C'est un rude coup de la nation liégeoise à la tentative d'autoritarisme de Hoensbroeck. Suite à l'arrêt de l'abbé Jehin qui distribuait des tracts appelés "cri général du peuple liégeois", la société patriotique est créée en 1787. Léonard Defrance se donne sans compter à la tâche obscure et périlleuse de diffuser les "lettres" de réfutation de son ami Bassenge. Le succès est immédiat mais la réaction ne tarde guère : les prochaines lettres seront saisies chez le relieur.

C'est ainsi qu'au cours de la nuit, les patriotes transportent leurs imprimés au domicile privé de Defrance, rue du Péry où 800 exemplaires sont reliés. L'affaire des jeux de Spa s'envenime, Bassenge et bien d'autres sont poursuivis par la justice, la censure se fait sévère, des démissions sont exigées. C'est dans un climat d'agressivité continuelle entre le peuple et le pouvoir que la famine menace après le rude hiver de 1788-89. Léonard Defrance et ses amis lancent, au début de 1789, «L'avant-coureur», un journal où Bassenge exprime d'énergiques revendications à l'égard de Hoesnbroeck. L'imprimerie Urban, à Tignée, est saccagée par des hommes de Fréron déguisés. Mais des assaillants sont reconnus et l'affaire révélée. Cette acte de brigandage est une provocation. Des émeutes éclatent dans tout le pays. Le 14 juillet, la bastille est prise à Paris, l'effervescence grandit à Liège. Le matin du 18 août, l'hôtel de ville de Liège est envahi, les bourgmestres renvoyés et remplacés par Chestret et Fabry. La citadelle tombe sans combat aux mains des insurgés. Le prince-évêque est amené de son château de Seraing pour ratifier des réformes prises séance tenante.

26 août 1789 : Fuite de Hoesnbroeck à Trèves.

12 janvier 1791 : Entrée des Autrichiens à Liège, rétablissement de Hoesnbroeck, les dirigeants liégeois s'exilent à Paris.

1792 : Mort de Hoesnbrocck. Son successeur est le Comte de Méan.

28 novembre 1792 : Entrée des Français à Liège, établissement d'une république démocratique.

5 mars 1793 : Retour des Autrichiens et restauration de Méan, nouvel exil des patriotes.

27 juillet 1794 : Retour des Français.

1 octobre 1795 : Décret de la convention qui réunit le pays de Liège à la France.

La principauté n'existe plus, elle forme la plus grosse partie du département de l'Ourthe. A tous ces événements, Defrance est étroitement lié : il reçoit des responsabilités de la cité (1790), de la province (1793), de l'arrondissement (1794), du département (1795). Le 18 février 1793, il est chargé par l'administration centrale du pays de Liège, d'organiser la démolition de la cathédrale, considérée comme le symbole de l'orgueil et de la tyrannie du pouvoir déchu.

En 1797, il quitte la vie politique pour devenir professeur de dessin.

« Léonard Defrance fut le meilleur patriote »

Napoléon à Liège

En août 1803, Napoléon Bonaparte, premier consul, effectue un voyage dans les départements du nord de la république : la Somme, le Pas-de-Calais, la Lys, l'Escaut, l'Ourthe, la Rhur,... A cette époque, Bonaparte représente l'avènement de la paix, des principes républicains jusque là malmenés : liberté, égalité, fraternité.

Dans une région comme Liège où les changements de régimes et les représailles ont souvent semé la violence et la mort, le premier consul est d'une popularité inouïe. Le 1er août à sept heures du matin, depuis la veille, la population liégeoise a triplé. De partout les gens se pressent ; nombreux sont ceux qui ont passé la nuit au bord de la route : Bonaparte arrive de Maastricht. Une garde d'honneur, dirigée par le vieux commandant Chestret l'attendait à Visé, il doit passer par Hermalle, Vivegnis, Herstal...

Au quai de Coronmeuse, des arcs de triomphe et des estrades sont installés. C'est là qu'il met pied à terre, accompagné de son épouse Joséphine de Beauharnais. Le maire Bailly lui présente les clefs de la ville. Onze orateurs se succèdent alors pour l'accueillir. On fait assaut d'éloquences. Au milieu d'une foule délirante, les visiteurs gagnent la préfecture (aujourd'hui musée d'armes) où ils logeront. Bonaparte décide alors de visiter la ville incognito. Dès son entrée en ville, pressé de toute part il doit dévaler au galop le thier de la fontaine pour se dégager. Il visite alors le couvents des Prémontrés, transformé en magasin d'artillerie.

Mais quand sa suite croit pouvoir rentrer à la préfecture, il s'élance soudain au mont Saint Martin, à Motel de Steen de Jehay où logent plusieurs généraux. Par les fenêtres de la maison, il découvre plusieurs monuments en mauvais état. Ainsi, il voit que la collégiale Saint Paul mérite un clocher. Depuis 1801, les ruines de l'ancienne cathédrale Saint Lambert étaient abandonnées aux habitants. De 1808 à 1815, les décombres furent utilisés pour construire le quai de Basse-Suvenière. Mais il en restait, il fallait déblayer jusqu'en 1818. Napoléon va alors donner des ordres pour que tout soit remis en état.

Le lendemain, le premier consul visite le quartier d'Amercoeur. incendié par les Autrichiens en fuite, le 27 juillet 1794, il n'est plus que ruine depuis neuf ans. Dans ce quartier, la ferveur est plus grave, on attend tout de l'illustre visiteur. Il reçoit une supplique des habitants du faubourg. Après quoi une somme de trois cent mille francs anciens est mise à disposition du préfet du département. Suite à la reconstitution complète, ce crédit s'avéra trop généreux de plusieurs dizaines de milliers de francs. Le lendemain, Napoléon reprenait la route vers Huy, où il décida notamment la création d'une route nationale de Huy à Namur. Elle fut longtemps appelée "Chaussée Napoléon".

De même la place Saint-Lambert s'appela pendant plusieurs années : place Napoléon-le-grand. Par reconnaissance, le faubourg d'Amercoeur et la rue Basse-Wez devinrent le 9 août 1803 : Faubourg Bonaparte et ce, jusqu'à l'empire. De la même année, date de la création de la fonderie des canons. Elle devait fournir l'artillerie de la flotte que Bonaparte équipait à Boulogne contre l'Angleterre. « Visovné-v bin, m'chér camarâde, dè fameû timp dè gran Napoleyon »

Août 1914

Le 4 août 1914, à 8 heures du matin, l'armée allemande envahit la Belgique, pays neutre entre deux belligérants : L'Allemagne et la France. La Belgique compte se défendre. le premier choc est pour Liège et les 12 forts qui l'entourent. Sur les routes de l'invasion, les lanciers du 2ème régiment patrouillent. Avec une témérité folle, Fonck assaille seul le groupe de cavaliers mais quand il veut s'échapper une balle le frappe à la nuque : la guerre a fait sa première victime. Un monument s'élève à cet emplacement sur le bord de la route de Liège à Aix la chapelle à Thimister.

A 13 heures, les éclaireurs allemands arrivent à Visé. Le pont est détruit et sur l'autre rive, les soldats du 12ème de ligne, aux aguets, attendent les ordres du major Collins. Les Allemands doivent refluer. L'invasion reçoit son premier coup d'arrêt. S'ils ripostent aux soldats belges, les assaillants s'en prennent surtout aux civils. Visé souffrira particulièrement. De ce premier accès de fureur du 4 août, jusqu'à l'incendie du 15 au 16, les habitants subirent les pires méfaits : 601 maisons incendiées, 42 civils tués, des centaines d'autres déportés.

Cependant, les forts de Pontisse, Barchon, Evenier, Fléron entrent en action. Bien renseignés et entourés par l'infanterie, ils désorganisent les troupes allemandes qui

doivent s'arrêter de Lixhe à Bonnelles. Le 5 août, surpris par cette opposition le général von Emmich essaie l'intimidation. Avec le général Leman, chef de la place de Liège, cela ne prend pas. Ce fut une journée de résistance opiniâtre et réussie. Toute la journée, le fort de Pontisse a tenu l'ennemi sous le feu mais en fin d'après-midi, des éclaireurs qui avaient passé le gué la nuit dernière, ont mis nos observateurs en fuite. Le fort ne contrôle plus le passage.

Et cette nuit- là, 6000 hommes franchissent la Meuse à Lixhe sans coup férir. C'est une offensive générale. A Rabosée, 450 belges sont assaillis par 5000 allemands d'enfer, les assaillants survivants reculent, mais les défenseurs sont décimés.

Au Sart-Tilman, c'est 12 000 assaillants qui reculent après 10 heures de combats acharnés. Et le matin du 6 août, malgré des pertes très cruelles, la rive droite tient toujours. Les forts de Bonnelles et Embourg gardent leurs forces d'appui. Cependant, sur la rive gauche, les défenseurs sont écrasés au cimetière de Rhées, par les troupes qui sont passées à Lixhe et qui leurs sont très supérieurs en nombre. Le colonel Dussart est tué. Et si une partie de l'offensive se brise sur Herstal, à 4 heures du matin, un groupe de 300 hommes surprend le Q.G. de Liège, rue Sainte Foy, aujourd'hui rue du colonel marchand du nom de l'officier qui s'est porté seul face aux Allemands et qui y a laissé sa vie. Le général Leman parvient à s'enfuir. Il cherchera refuge au fort de Loncin pour y poursuivre sa mission. Mais, privé de communications indispensables, mal informé, il ordonne le replis des troupes de la rive droite qui n'étaient pas défaites. Rendus prudent, les Allemands laissèrent pourtant passer cette journée en bombardant la ville où ils n'entrèrent que le lendemain le 7 août.

Bien qu'isolés, les 12 forts tinrent bons. Il fallut l'arrivée des énormes « grosse Bertha » de 420 calibres inconnus à la construction des forts pour écraser leurs résistances. Loncin explosa le 15 août, Flémalle et Hologne tombèrent le 16. La ville de Liège, appelé la première à subir le contact des troupes allemandes, vient de réussir, dans une lutte aussi inégale qu'héroïque, à tenir en échec l'arrivée de l'envahisseur. Le décret conféra à Liège la croix de chevalier de la légion d'honneur.

« CEUX DE LIÈGE ONT PERMIS LA MISE EN PLACE
DU RESTE DE L'ARMÉE BELGE ET DE L'ARMÉE FRANCAISE, RENDANT POSSIBLE LA
VICTOIRE DE LA MARNE »

La Résistance 40-45

Le 28 mai 1940, après 18 jours d'un combat inégal, l'armée belge capitule devant l'offensive allemande. La Belgique semble définitivement vaincue. Avant la fin de 1940, des groupes s'organisent pour pratiquer le renseignement, le sabotage militaire et industriel, l'aide aux évadés, aux réfractaires, le dépistage et l'élimination des collaborateurs, la diffusion de la presse clandestine, la récupération d'armes et de munitions. La résistance est née.

La répression est féroce, la Gestapo et les S.S. deviennent tristement célèbres. Des résistants capturés sont condamnés à mort après un simulacre de procès.

En janvier 1942, trois d'entre eux : Georges Béchoux, Georges Gadisseur et Robert Gendarme attendent leur exécution au fameux bloc 24 de la Citadelle de Liège. Arrêtés le 23 juillet 1941, condamnés à mort le 28 août pour tentative de sabotage, ils sont en sursis : si des sabotages se reproduisent, ils seront fusillés. Après avoir changé pour la 3ème fois de cellule, ils recommencent à scier leurs barreaux.

Grâce à la famille de Gadisseur, ils ont pu se procurer une corde indispensable car la Citadelle est cernée par un fossé de 12 mètres. Plusieurs jours passent à scier les barreaux en évitant les tours de garde. Lundi 19 janvier 1942, 4 heures du matin, Béchoux descend le premier, suivi de Gadisseur, mais les doigts engourdis de froid, ce malheureux lâche prise. Gendarme les rejoint et les trois amis se retrouvent au bord du fossé, le courageux Béchoux fonce. Après 2 mètres de descente la corde de fortune faite d'écharpes et de ficelles se rompt et Béchoux s'affale dans la neige. Avec juste le pied foulé, il parvient à s'éloigner. Gendarme réussit à récupérer la corde mais une sentinelle l'aperçoit et l'alarme est donnée. Gadisseur saute alors les 12 mètres et blessé au pied et à la colonne vertébrale, il se traîne jusqu'à la rue. Pendant ce temps, les soldats cherchent Gendarme mais le froid les décident à rentrer. Dès lors, Gendarme peut gagner les remparts et se laisser glisser vers la liberté.

Les trois amis, recueillis et aidés par des familiers, se retrouveront à un endroit convenu, pour rejoindre ensemble l'Angleterre par la France et l'Espagne. Cet épisode heureux n'est qu'un exemple entre 100.000, de la patience de la force et du courage des résistants au cours des 4 années de l'occupation. Beaucoup ont payé leur engagement de leur vie dans notre province.

La Liégeoise :

Les Grands-Maitres Liégeois :

La liégeoise fut fondée durant l'année académique 1986-1987, par Frédéric Dawance. La liégeoise est la quatrième régionale apparue à Namur, quelques semaines avant la Namuroise.

<u>PRESIDENTS</u>	<u>ANNEE</u>
Fred Dawance	86-87
Alain Robert	87-88
Pilif (Philippe Denoël)	88-89
Gilbert Andernack	89-90
Doche (Fred Luizi)	90-91
Cralex (Alexandre Kriegel)	91-92
Renaud Straat	92-93
Tonio (Antoine Charue)	93-94
Gégé (Roger Doome)	94-95
Calou (Pascal Lestrade)	95-96
Fifi (Philippe Quertemont)	96-97
Nico (Nicolas Discry)	97-98
Arnaud Collignon	98-99
Poulet (Pierre-Yves Bernard)	99-00
Alexis Dumortier	00-01
Olivier Eloy	01-02
Cédric Evers (Tapette)	02-03
Zambon	03-04
Mailleux	04-05
Gégé	05-06
Standard	06-07
Del (Pierre Delcour)	07-08

Les récompenses liégeoises :

L'Ordre du Perron

L'ordre du Perron est une récompense (*vlek*) interne à la Liégeoise. Elle est attribuée par le Grand-Maître en accord avec les autres *vlekés* des années précédentes. Principalement elle récompense les membres ayant fait preuve d'une grande motivation ou ayant rendu un grand service à la Liégeoise. Elle s'attribue aussi en signe de reconnaissance envers les plus anciens d'entre nous.

La première fois qu'on reçoit cette récompense, on devient *bachelier* du l'Ordre de Perron, si on la reçoit une deuxième fois, on est élevé au rang de *chevalier*. Le Grand-Maître de l'Ordre du Perron est automatiquement le président sortant. Le dessin du *Vlek* est un perron sur fond sang et or. Une étoile surplombe le perron lorsque que l'on est chevalier.

L'Ordre du Coq Liégeois

L'ordre du Coq Liégeois, l'*ordre folklorique* de la Liégeoise, fût créé pas Tonio en 1993. Son Grand-Maître est le Bouffon en fonction, il est le gardien du drapeau de l'Ordre. Il récompense les auteurs de bonnes guindailles et les autres bouffonneries.

Cet Ordre possède un chant propre: le "*Poule en haut*" (créé par Gégé en 1994) et remet plusieurs récompenses à diverses occasions telle que des concours de guindaille, etc.

Les Djîn Djus d'la

Les djîn Djus d'la sont une autre récompense. Elle est réservée aux personnes extérieures à la Liégeoise, "les d'gens dy oud'la" étant les habitants d'Outre-Meuse. Elle est remise par le Président en fonction en accord avec le comité et est attribuée en guise de remerciement pour une participation active aux activités organisées par la Liégeoise tout au long de l'année.

Le dessin de ce *Vlek* est une chope souriante sur un fond sang et or.

Les villes principales
des étudiants
Liégeois :

Huy, une ville, une histoire :

Historique

Endroit stratégique de défense et de surveillance, un éperon rocheux dominait de 60 mètres un petit marécage coïncé entre Meuse et Hoyoux. Un gué sur la Meuse permettait alors le passage d'une rive à l'autre de cette voie idéale de communication. Enfin, l'énergie hydraulique fournie par le Hoyoux constituait un attrait supplémentaire qui attira les premiers « Hutois » sur le site.

La bourgade primitive, à l'époque romaine certainement, se développa autour et peut-être sur l'emplacement même du « Castrum » de la rive droite et à la fois, dans la plaine de la rive opposée.

Dès le 11^e siècle, au pied du rocher Saint Materne aurait dédié à la Vierge, un sanctuaire ancêtre de notre Collégiale.

Mais avant l'an 1000, l'histoire de Huy est en fait peu connue. Seuls quelques documents jettent un peu de lumière sur cette période demeurée obscure de la vie de notre cité. Son nom apparaît pour la première fois en 636 dans un testament ; mais dès le VI^e siècle, on la devine évangélisée par l'évêque de Tongres, Saint Domitien dont le tombeau devait rapidement devenir l'objet de la vénération des Hutois qui le choisirent comme Patron de la Ville. Cet effort de conversion fait surgir deux églises, dès le milieu du VII^e siècle : la plus ancienne dédiée à Notre Dame (634) et l'autre, située « sur le mont » (in monte), à Saint Côme.

Ces témoignages de vitalité indéniable sont confirmés et complétés par les observations de la numismatique. Marché régional et étape de batellerie, HUY offre l'aspect d'une de ces cellules économiques, petites mais très actives, qui caractérisent l'époque mérovingienne. Les monnaies qui furent frappées dans son atelier monétaire, entre 600 et 700, nous ont livré les noms des douze monétaires responsables, chiffre remarquablement élevé pour l'époque. Le quartier Batta accueille alors ses premières industries : fonderies de bronze, tailleurs de corne, d'os et potiers.

C'est pourtant un autre élément du site hutois qui va asseoir définitivement la fortune du lieu. En cristallisant la population au pied de ses défenses, le « Castrum » de HUY accentue le rôle de chef lieu régional que les conditions économiques tendaient à imposer.

Dans la nouvelle géographie administrative que l'empereur germanique Otton 1^{er} met sur pied, HUY devint le siège d'un comté (941) qui n'eut cependant qu'une existence éphémère, puisqu'en 985, son dernier titulaire, Ansfrid s'en dessaisit au profit de l'Eglise de Liège, à l'époque dirigée par Notger (972-1008). Désormais, le comté de HUY partagera les destinées de la principauté de Liège.

Alors, le climat commercial décelable dès l'époque mérovingienne alla en s'amplifiant. La prospérité urbaine, marquée par l'extension de zones d'habitat, en particulier sur les bords du Hoyoux où s'installèrent tanneurs, foulons, chaudronniers, menuisiers, donna bientôt aux marchands représentant l'élément « moteur » de la cité, une conscience collective de leurs droits. Ainsi obtinrent-ils du Prince-Evêque Théoduin de Bavière, en échange de la moitié de leurs biens meubles pour financer la reconstruction de la Collégiale Notre Dame de HUY, une charte de libertés qui, en 1066, était la première du genre en Europe occidentale.

Aux XII^e siècle, avec l'extension du marché extérieur et intérieur, c'est surtout la batterie, fabrication artisanale, à partir du minerai exploité en Germanie, de toutes sortes de récipients en cuivre et en laiton qui fera la prospérité de HUY.

Cette production s'accompagne dans le domaine des arts du métal et des émaux, d'une efflorescence d'artistes qui occupent une place de choix dans l'histoire de l'art européen. Les noms de Renier de Huy et de Godefroid de Claire ont depuis longtemps dépassé nos frontières ; l'un pour les fonds

baptismaux de l'Eglise Saint-Barthélemy à Liège et l'autre, notamment, pour les superbes châsses de Saint Mengold et Saint Domitien du Trésor de Notre Collégiale.

Sur le plan religieux, la fin de la première croisade (1095-1099) amène sur nos terres le célèbre prédicateur, Pierre L'Ermite qui fonde le monastère de Neufmoustier, tandis que, en « Clair Lieu », se crée le couvent qui deviendra la maison mère de l'ordre des Croisiers.

Aux XIII^e et XIV^e siècles, la vie économique de la Ville repose en premier lieu non plus sur la batterie, mais bien sur la draperie qui prend son essor le long du Hoyoux, vers le Condroz. C'est dans ces lieux que HUY se développe, et de là que ses produits rayonnent à travers toute l'Europe ainsi qu'en témoigne notamment la découverte de monnaies hutoises en Scandinavie et en Russie.

A cette époque, le château devient une puissante forteresse, servant de retraite aux princes liégeois en conflit avec leurs sujets, il fut considérablement agrandi, aménagé, bardé de tours et de murailles supplémentaires, mais aussi embelli et ses salles richement ornées.

Ainsi, le pape Grégoire XII (1325-1417) de passage dans notre région ne peut-il que s'émerveiller devant notre cité et son impressionnant défenseur sur le piton rocheux.

HUY devint alors une ville de plaisirs et vit se déployer dans toutes leurs splendeurs le faste et l'opulence de la Cour de Bourgogne. Le Duc lui-même, Charles le Téméraire, restaura intégralement le château après sa prise de Liège en 1468.

C'est de ce XV^e siècle que date également le choix, significatif, de la forteresse médiévale comme emblème héraldique de la ville.

Au siècle de Charles Quint (XVI^e), HUY connaît encore des heures dorées sur le plan économique : la draperie poursuit sa croissance tandis que se développe considérablement la papeterie et, surtout, la métallurgie du fer. Ces activités assurent rapidement à nos artisans une excellente réputation bien au-delà de nos frontières et donnent au commerce hutois une ampleur remarquable.

Mais l'éclat de la brillante destinée que connut la ville jusqu'alors va progressivement se ternir : HUY devint victime de sa situation stratégique. La prise du château par les troupes hollandaises du gouverneur de Breda, Héraugière, en 1595 eut une résonance européenne.

Et même si la culture de la vigne atteint son apogée au XVII^e siècle, surtout sur les coteaux bien exposés de la rive gauche et de Statte, et que plus de 60.000 litres de « Briolet » sont produits en 1677 distribués pour le plaisir de tous, tant dans les pays voisins que chez nous, ce siècle n'en fut pas moins pour HUY, un véritable siècle de malheur.

La forteresse, dont la défense fut encore renforcée eut à soutenir de nombreux sièges (douze en trente ans !...), le passage des armées hollandaises, françaises, espagnoles, prussiennes, ... apporta des épidémies meurtrières, des dettes énormes furent contractées par la Ville, l'industrie languit, un incendie allumé par les Français en 1689 réduisit en cendres près de 800 maisons !

Cependant, plusieurs couvents s'installent à HUY et le culte de Notre Dame de la Sarte naît et se développe rapidement suite aux « miracles » de 1621, tandis que se déroulent, un peu plus tard, les premières Fêtes Septennales.

En 1715, le traité de la Bavière, marquant un terme durable aux hostilités dans notre région ordonnait aussi la destruction de notre célèbre « Tchestia », fleuron de l'architecture militaire européenne. Mais c'est toutefois heureux d'être débarrassés des morts, famines, pillages, impôts et exactions de toutes sortes, que le Bourgeois hutois demandèrent, eux-mêmes, qu'il ne restât plus pierre sur pierre de leur forteresse. La démolition commença en 1717 et, durant cent ans, le piton rocheux demeura complètement vierge de toute construction.

Le paysage hutois avait perdu l'un de ses principaux éléments constitutifs en même temps qu'une des « quatre merveilles » de la Ville.

Ce n'est que le 6 avril 1818, que le Prince Frédéric d'Orange assistera à la pose de la première pierre du fort actuel. Le Lieutenant Colonel Ingénieur Camerlinck en avait conçu les plans et les travaux de construction durèrent cinq ans.

Rattaché aux Pays-Bas par le Traité de Vienne, notre pays devait se défendre d'un retour des « Napoléonistes ». Notre fort devait défendre l'accès de la vallée mosane. Sa façade principale est construite en direction du Sud, vers la France. Le piton rocheux fut arasé et la construction actuelle prit la place du vieux château. Seul l'ancien puits du XII^e siècle, amélioré sous Erard de la Marck, (1506-1538), fut conservé. Il devait alimenter en eau une garnison de 600 hommes, dont 100 canonniers. Le fort est bâti en quadrilatère aux côtés inégaux à 45 mètres au dessus du fleuve.

Mais en dépit des effets des guerres et des bombardements, HUY put vivre de son commerce et de son artisanat pendant tout l'ancien régime. C'est encore l'essor des activités comme la papeterie, l'orfèvrerie et plus tard l'industrialisation, qui permit au XIX^e siècle à plusieurs familles hutoises d'être héritières, dans l'industrie, des fortunes amassées précédemment. Huy fut d'ailleurs surnommée à la fin du siècle, la « Ville aux Millionnaires ».

Au pays nouveau qui naquit en 1830 et auquel elle appartenait, la Ville de HUY offrit également un de ses pères en la personne de Joseph Lebeau.

Aujourd'hui, comme depuis ses origines, HUY est installée de part et d'autre de la Meuse.

Rive gauche, Batta, Saint Pierre et Statte étendent leurs bras commerçants vers les greniers de la riche Hesbaye.

Rive droite, les vieux quartiers encore résonnant de leur prestigieux passé s'étirent le long du Hoyoux, s'insinuant jusqu'aux portes du Condroz.

Verviers-Herve-Malmédy :

Verviers

Le début de l'histoire de Verviers se perd dans la nuit des temps. Il semblerait que l'origine vienne d'une villa romaine (summa villa) qui aurait été installée sur l'actuelle place du marché juste en face de l'hôtel de ville. Par ailleurs, Verviers possède toujours la place Sommeleville.

La Vesdre, dont les eaux sont régulées par le barrage de la Gileppe revêt une importance toute particulière. C'est en effet grâce à ses eaux acides, descendant tout droit des Fagnes, que l'industrie lainière s'est installée à Verviers à partir du XV^e siècle et y a tant prospéré. Simple bourgade jusqu'au XVII^e siècle, Verviers est élevée au rang des bonnes villes de la Principauté en 1651 par le Prince-Evêque.

Barrage de la gileppe

Dessiné par l'ingénieur Bidaut. La première pierre sera posée le 9 octobre 1869. Budget 3.250.000 francs. Il régularisera le cours de la Vesdre et ses réserves permettront d'alimenter l'industrie naissante de la région.

La région de Herve n'a guère changé de physionomie depuis le siècle dernier: un verdoyant échiquier de prairies encloses de haies vives avec des chemins creux et un réseau de petites sentes qui traversaient les clôtures au moyen d'échaliers (monteu en langage du cru) fermant le passage au bétail.

Le Château de Bolland

A trois ou quatre kilomètres au nord-ouest de Herve, s'élève le château de Bolland, ancien domaine des sires d'Eynatten, qui passa aux Lannoy avec Julémont. Le château, à tourelles d'angle, est entouré d'un fossé. L'endroit possédait encore des constructions d'un couvent de Récollets fondé au XVI^{ème} siècle par Jean de Berlo et d'Eynatten, sire de Bolland. A la même époque, la famille d'Eynatten fournit deux gouverneurs à la forteresse de Franchimont.

Malmedy

Héritiers d'une riche culture wallonne, les habitants sont fiers de leur langue et de leurs traditions. Des associations culturelles font découvrir la ville et les villages. Les jours de pluie, les musées accueillent les visiteurs pour leur faire découvrir le riche passé de la région.

Nature

De nombreux cours d'eau sillonnent la région, ils musardent dans les champs ou dévalent des sommets. Au détour d'un sentier, des paysages enchanteurs surprennent les visiteurs. Une flore et une faune exceptionnelles intéresseront les amis de la nature et les scientifiques.

C'est la première richesse à découvrir, la plus belle, la plus généreuse. Les forêts, les campagnes et les rivières sont encore préservées de la pollution. Le calme et la sérénité y règnent en maîtres et constituent un traitement de choix des tensions et des soucis qui agitent nos vies. De nombreuses promenades pédestres et de VTT ont été tracées et fléchées pour le touriste. Elles sont reprises sur une carte des Promenades éditée par l'Office du Tourisme de Malmedy. Les cercles naturalistes de Malmedy organisent régulièrement des randonnées guidées en fagne et dans la région. On peut enfin découvrir cette beauté à cheval ou descendre certaines rivières en kayak.

Les Hautes Fagnes

Ces vastes étendues austères où la Belgique touche le ciel du doigt ont inspiré de nombreux peintres et poètes. Impitoyable avec le promeneur imprudent, mystérieuse dans la brume, grandiose sous le soleil ou sous la neige, la Fagne, terre de légendes et réserve naturelle se visite avec respect.

Sites

- La maison Cavens, située 11 place de Rome est un ancien orphelinat. Fondation de Jean Hubert Cavens, cette belle bâtisse abrite aujourd'hui le musée national du papier, ainsi que le musée du carnaval.

- La Cathédrale. Bâtie comme abbatale à partir de 1775, elle fut dédiée aux Saints Pierre, Paul et Quirin le 05/09/1784. Devenue paroissiale en 1819, elle fut érigée au rang de cathédrale entre 1920 et

1925, à l'époque des éphémères gouvernement Baltia et diocèse d'Eupen-Malmedy. Le maître-autel est en marbre et date de 1877. L'autel de marbre de la Sainte Vierge date de 1773. La chaire de vérité ainsi que les quatre confessionnaux datent de 1770. La cathédrale contient le reliquaire de Saint Quirin. A voir également les vitraux qui ont été remplacés suite aux bombardements de décembre 1944. Le carillon date de 1786 et est composé de 35 cloches qui furent fondues par le Malmédien Martin Legros. Périodes d'ouverture: tous les jours à l'exception de certains jours de fête où l'affluence en ville est trop importante.

A droite de la cathédrale, dans le parc de l'Abbaye, se dresse un mémorial dédié aux victimes civiles des bombardements de décembre 1944 lors de la bataille des Ardennes. Sur cinq stèles figurent 219 noms.

- Le Monastère date de 1708, et l'aile ouest fut fortement endommagée lors du désastre de décembre 1944. C'est là qu'un grand nombre de Malmédiens et de soldats américains trouvèrent la mort. Devant le monastère, trois monuments sont érigés à la mémoire des militaires victimes de deux guerres mondiales. Aujourd'hui, le bâtiment abrite notamment les bureaux de l'Office Communal du Tourisme. Dans le jardinet jouxtant l'ancien presbytère, se détache sur un tronc le médaillon du paysagiste Jean Nicolas Ponsart, ami de Madou.

- Le Monument Apollinaire. Le long de l'ancien Thier de Liège, un monument fut érigé à la mémoire du poète Wilhelm Apploniars de Kostrowisky - alias Guillaume Apollinaire - qui séjourna dans la région durant l'année 1899. Apollinaire aimait se promener dans les Fagnes, si souvent sous la brume. Il a écrit un très beau poème sur la ville de Malmedy.

- La Chapelle des Malades. Consacrée en 1188 sous le vocable de Sainte Marie-Madeleine, elle fut réédifiée en 1544 et consacrée en 1554. Sa forme actuelle date d'une transformation de 1768. La Vierge qui orne l'autel date de 1742 et fut offerte après l'épidémie de 1741 qui, en huit mois, provoqua la mort de plus de 800 habitants de Malmedy.

- L'Arbre de la potence est situé à Floriheid, ce vestige est le témoin du supplice qu'encoururent les Frères Renard pour avoir assassiné le curé de Xhignesse en 1778.

- La Vieille Halle de Gretedar. Anciennement porte de ville puis mairie, elle servit également de prison. Construite en 1601 ou 1602, et transformée en 1727, elle est utilisée de nos jours pour les expositions organisées par l'a.s.b.l. "Malmedy-Folklore".

- Le Calvaire a été érigé en 1728 par le capucin Albert de Dinant sur la colline de Livremont. La quatorzième station est représentée par une chapelle qui revêt toute son importance le Vendredi Saint à 15 heures. Un belvédère en contre-bas vous fera découvrir Malmedy.

- L'Eglise des Capucins. Elle fut achevée en 1626 et consacrée en 1631. La chaire de vérité ainsi que les deux confessionnaux datent de la fin du XVII^e siècle; tandis que la Vierge à l'Enfant est une sculpture de l'école de Jean Delcour.

- Les Kiosques à Musique. Ils sont trois, décorés, fleuris et se situent, place de Rome, place Saint Géréon et place du Pont-Neuf. Ce dernier profite d'une décoration tout à fait originale et qui subsiste toute l'année.

- La Maison VILLERS. La date "1724" inscrite dans le fronton de la porte d'entrée pourrait être celle de la fin de la construction. Plusieurs auteurs affirment sans citer leurs sources que la campagne de construction se situerait entre 1714 et 1724 et que l'architecte en serait Laurenz Mefferdatis d'Aix-la-Chapelle. Chose certaine, l'habitation fut édifée à l'initiative de Quirin Joseph Dester, Conseiller du prince-abbé; il la vendit à Hubert Cavens, ancien Bourgmestre. Ce dernier la donna à sa fille, Anne-Elisabeth qui, en 1779, épousa Nicolas Mostert d'Eupen. Elle fut miraculeusement épargnée par les bombes en 1944. Par la suite, elle appartint aux époux Villers-Mostert, puis à Melle Simone Villers avant de devenir la propriété de l'Administration Communale de Malmedy depuis 1998.

Il s'agit d'une construction en briques enduites et pierres pour les soubassements, seuils, chaînages, baies, cordons. Les baies des fenêtres sont liaisonnées avec déharpements, celles des portes sont en plein cintre, inscrites dans le rectangle. Imposante toiture d'ardoise, à croupets en-dessous d'un niveau à la Mansart. Il y a correspondance des façades antérieure et postérieure avec enrichissements, côté rue (fronton et consoles à l'entrée, bardeaux d'appui en cordon unissant les cinq travées de chaque étage, lucarnes richement ornées au premier étage de la toiture, ...). Cette architecture extérieure, remarquable par elle-même, l'est davantage encore puisqu'elle reste le seul exemple malmédien d'architecture patricienne du premier quart du 18^e siècle.

Le Folklore :

La légende de Tchantchès

Le 25 août 760, à Liège, le quartier populaire du Djus d'la Mouse, sur la rive droite, était en effervescence. Au milieu de la rue, un enfant était né, miraculeusement éclos entre deux pavés. C'était un beau bébé, frais, joufflu, robuste. Il souriait aux badauds qui affluaient de toutes les ruelles et venelles environnantes.

Soudain, il se mit à clamer sa soif, non pas comme, plus tard, le Gargantua du bon Rabelais, en criant : « A boire ! », mais en entonnant à plein gosier, d'une de ces voix splendides fréquentes en Wallonie, un refrain populaire qui résonnait souvent entre les murs du Djus d'la Mouse, les soirs de liesse :

« Allons, la mère Gaspard, Encore un verre, encore un verre... ».

Et il promenait sur la foule un regard qui cherchait si la mère Gaspard ne sortirait pas. Elle se présenta sous les traits d'une brave grosse commère, qui cria :

- On ne va tout de même pas laisser cet enfant mourir de soif. Il faut qu'on lui donne à boire, surtout que s'il continue à chanter ainsi, il aura encore plus soif. Ce disant, elle courut chez elle et revint bientôt, tendant au gamin un plein verre d'eau. Le bébé repoussa la boisson avec une moue dégoutée. Un grand éclat de rire partit de la foule amusée de la mine déconfite de la femme.

Un homme s'avança et lui dit :

- Tu vois ! Tu ne veux jamais me croire quand je te dis que l'eau ne vaut rien ! C'est une boisson bonne pour les plantes et pour les bêtes, mais pas pour les hommes, ça na jamais rien valu. Ça donne du sang de poisson ! Ce gamin-là promet d'être un fameux homme. Je vais lui chercher, moi, une boisson qui lui convient !

Il revint et tendit un biscuit trempé dans du « pèquet » au bébé qui l'avalait goulûment. Alors il lui servit une grande resade de genièvre que l'enfant engloutit comme si c'eût été du lait. L'homme était ravi. Le petit voulut se lever, mais il retomba, sa tête cognant durement contre le pavé. Une exclamation de pitié monta de la foule, mais lui, se relevant, partit d'un grand éclat de rire, et flatta d'un main compatissante le pavé qu'il avait touché.

L'homme qui l'avait abreuvé, cria C'est un Liégeois ! Il a une tête dure ! Ce sera un fameux homme... Ecoute, fit-il à sa femme, nous n'avons pas d'enfants. Adoptons celui-ci ! Nous l'appellerons Tchantchès (Français).

La femme fut ravie et elle emporta aussitôt Tchantchès dans leur petite maison du Djus d'la Mouse. Son père adoptif se chargea de le nourrir. Il lui prodiguait force biberons de genièvre du plus pur grain. L'enfant renâclait sur cette nourriture trop abondante, mais jamais le père ne songea à diminuer la ration ; il s'imposait d'achever lui-même les biberons de son nourrisson.

A un tel régime, l'enfant poussa comme champignon en prairie. Le moment vint de le sevrer. Le brave homme eut la malencontreuse idée de lui donner un hareng saur : son pupille en contracta une soif inextinguible que seul le « pèquet » parvenait à apaiser. Mais l'enfant grandissait et se fortifiait. Sa mère constata bientôt que son nez croissait à une allure beaucoup plus rapide que les autres parties de son corps. Il était coloré, rubicond, avec les reflets pourpres et violets d'un ciel au crépuscule.

On eût dit qu'on avait greffé sur un visage d'enfant le nez d'un vieux Wallon adorateur du vin et de la cervoise. Et cet appendice haut en couleur le défigurait à tel point que son visage servit de modèle pour la fabrication des masques de carnaval. L'énormité du nez de Tchantchès était un fréquent sujet de disputes entre les parents adoptifs :- Tu vois, disait la mère à son mari, avec ta stupide idée de faire avaler de pleins biberons de pèquet à cet enfant, voilà le résultat !

Cette énorme carotte qui le rendra ridicule toute sa vie, alors qu'il aurait pu être beau comme un Jésus. Le père rétorquait :

- Vous autres, les femmes, vous êtes de mauvaise foi et vous ne raisonnez pas. Si l'usage du pèquet faisait grandir les nez, le mien devrait être présentement comme un betterave ! D'ailleurs le sien ne pousse plus bien qu'il continue à boire du pèquet. Cette déformation est certainement due à une autre cause que nous ne connaissons pas. Il avait raison. Cette disgrâce physique était le résultat d'un accident survenu le jour du baptême.

La sage-femme qui le portait, une bonne femme grande et sèche, ne rechignait pas non plus à une bonne rasade de la liqueur de feu. Ce jour-là, elle avait elle-même donné à boire au poupon, et en prévision de la soif qu'il éprouverait du fait que le prêtre déposerait du sel sur sa langue, elle lui avait accordé double ration. L'enfant n'en avait bu que le quart, avait repoussé de ses menottes potelées le biberon qu'elle lui tenait, et, pour ne pas laisser le reste, elle l'avait avalé.

Prenant l'enfant dans ses bras, elle était partie, mais, en chemin, l'air étant assez vif, elle eut soudain l'impression que les maisons basculaient et que le pont de la Meuse chavirait dans le fleuve. Elle avait raidi sa marche, mais en vain : l'équilibre la fuyait. Au moment même où elle tendait l'enfant au-dessus des fonts baptismaux, ceux-ci semblaient reculer devant ses yeux voilés, et elle lui cogna malencontreusement le nez contre la pierre sacrée. Vu la dureté de sa tête, l'enfant n'avait pas poussé un cri, mais la croissance rapide de son organe avait sa source dans un traumatisme ignoré.

Frappé par cette infortue dès son baptême, il devait en connaître une plus grande encore. Atteint de rougeole alors qu'il était déjà bambin, il dut, pour se guérir, avaler de l'eau ferrugineuse. Sa mère en fabriqua en mettant macérer un morceau de fer à cheval dans de l'eau. Assoiffé, l'enfant avala le tout et le fer se cala si malencontreusement dans son gosier qu'on ne put le retirer.

Dès lors, il ne lui fut plus possible de tourner la tête que latéralement ; pour regarder le ciel, il devait se coucher sur le dos, et à plat ventre pour voir le sol. Avec l'âge, il se rendit compte de sa disgrâce. Il s'aperçut que, sur son passage, certains avaient une mine compatissante, d'autres étouffaient des rires, et il résolut de ne plus sortir. Puis il décida de braver la foule et les sarcasmes et il s'offrit à faire saint Macrawe, c'est-à-dire à être porté, tout barbouillé de suie, sur une chaise à porteurs escortée de tous les gamins du quartier.

Ce fut la veille de l'Assomption en 770. Il apprit ainsi que la laideur, accompagnée d'une bonté d'âme et d'esprit, sais se faire aimer. Il connut un grand triomphe et de ce jour fut sacré prince du Djus d'la Mouse et l'objet de la sympathie générale. Très souvent, il se promenait au bord du beau fleuve, musardant à écouter les hommes qui bavardaient en leur patois roman, hérissé d'aspirations insolites. Un jour, il suivit deux personnages qui discutaient d'une façon animée :

- Tes résultats en latin son déplorables, disait le plus vieux à l'autre, qui n'était qu'un adolescent. On vit bien sans latin, répondait l'autre. Si je suis faible dans cette langue, j'ai des muscles forts. Je ne veux pas être clerc, mais soldat !

Tchantchès reconnut l'archevêque Turpin et Roland. Avec l'impertinence qui était coutumière à l'enfant à qui tout le monde pardonnait tout, eu égard à sa disgrâce physique et à ses malheurs, il s'avança vers les deux interlocuteurs et prononça cette parole profonde mais un peu surprenante :

- Oui, seigneur chevalier Roland, le latin ne sert à rien du tout, mais c'est utile quand même !

Interloqué, Roland demanda :

- Quel est ce manant ?

- Tchantchès, répondit fièrement notre héros, prince du Djus d'la Mouse, pour vous servir, seigneur chevalier !

Turpin fut enchanté de l'assurance de ce gamin, le regarda avec complaisance :

- Tchantchès, dit-il, tu me plais ! Je vais te présenter céans à notre grand empereur Charlemagne. Dorénavant, tu serviras de compagnon à son neveu Roland.

C'est ainsi que le gamin des quais de Meuse fut introduit à la cour de Charlemagne où il amusait tout le monde par ses drôleries et ses réparties vives, toutes saturées du sel gaulois qui saupoudre encore aujourd'hui les propos des marchandes des quatre-saisons de la bonne ville de Liège. L'expédition d'Espagne fut décidée. Un grand débat s'engagea entre Charlemagne, l'archevêque Turpin et Roland : Emmènerait-on ou n'emmènerait-on pas Tchantchès ?

Turpin parla le premier :

- Nombreux sont les périls de la guerre ! Ce brave jeune homme ne sait manier ni la lance, ni l'épée, ni l'épieu. Nous ne pouvons l'exposer aux coups des Sarrazins. Nous aurions sa mort sur la conscience !

Charlemagne approuvait de la tête les paroles de l'archevêque. Il passa une ou deux fois la main dans sa grande barbe, puis répondit :

- Turpin a raison ! Nous ne pouvons prendre Tchantchès avec nous ! Pourtant il me manquera. Il n'a qu'à paraître quand je suis soucieux, et aussitôt, mes soucis s'envolent comme fumée au vent ! On ne se bat pas continuellement, et je vous avoue qu'après avoir infligé une défaite aux Sarrazins, j'aimerais retrouver ce gai luron dans ma tente. Il serait capable de soutenir le moral de l'ost !

Roland, qui espérait que l'empereur passerait outre aux scrupules de Turpin, se leva et déclara :

- Sire empereur, vous le savez, aller à la guerre ne me fait pas peur ; je me réjouis même de faire mordre par Durandal la peau noire des ennemis. Mais de devoir quitter Tchantchès me fait deuil autant que de quitter Aude, ma fiancée ! Il réfléchit un instant et ajouta :

- Plus même, je crois ! Pensez donc ! Il y a si longtemps que nous vivons ensemble depuis le jour où je l'ai rencontré sur les bords de la Meuse au Djus de la Mouse ... Mais je comprends que l'archevêque craigne pour lui, d'autant que je connais Tchantchès : il est courageux et ne voudra pas se tenir coi à l'arrière de la bataille. Charlemagne interrompit Roland :

- Voilà la solution mes enfants ! Je vais faire venir Tchantchès et je lui demanderai ce qu'il veut faire. S'il veut nous accompagner, nous n'aurons pas le droit de l'en empêcher. Songez, archevêque Turpin que priver un Liégeois d'user de sa liberté, c'est risquer de le faire mourir de langueur ; et s'il en est ainsi, nous aurions aussi sa mort sur la conscience. Mais s'il souhaite nous accompagner, je lui donnerai l'ordre de rester à l'arrière tant que la bataille ne sera pas terminée.

Turpin éclata de rire :

- Vous oubliez que c'est un Liégeois et que si vous lui donnez un ordre, il fera tout le contraire ! Voyons ce qu'il nous dira ! Tchantchès, mandé, se présenta aussitôt :

- Sire empereur, vous m'avez huché, me voici !

- Tchantchès, dit Charlemagne, sais-tu que je vais faire la guerre aux Sarrazins en Espagne ? Tchantchès porta la main à sa tête en poussant une exclamation de douleur.

- Sire empereur, je ne voudrais pas être à leur place ! Tel que je vous connais, vous allez leur flanquer une de ces râclées ! J'ai déjà mal pour eux !

- Je l'espère, Tchantchès, mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant ! Ecoute ! Nous ne pouvons pas t'emmener là-bas ; tu resteras ici, à Liège, où nous viendrons te retrouver une fois l'ennemi vaincu. Songe que tu n'es pas un guerrier ! Tchantchès se fâcha tout rouge. Son nez devint violet.

- Sire empereur, dites tout d'un coup que je suis un couard ! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse à me manger les sangs ici pendant qu'on se battra là-bas ?

- Ne te fâche pas, Tchantchès, dit Turpin. L'empereur n'a pas voulu dire ça. Mais réfléchis ! Ne sachant pas manier les armes, tu risques de te faire transpercer d'un coup de sabre par les féroces Sarrazins.

- Et vous alors, monseigneur l'archevêque ! Ce n'est pas avec votre crosse et votre goupillon que vous porterez la déroute dans les rangs ennemis !

- Moi, c'est différent, rétorqua Turpin, je vais là pour porter les joies de la bénédiction aux soldats qui mourront dans la bataille.

- Et bien, moi, j'irai pour les faire rire un bon coup avant qu'ils ne meurent ! Quant aux Sarrazins, laissez-les venir. Il y en aura de surpris ! Vous vous battez avec des lances, des sabres, des épieux ; c'est tous des instruments pour se couper, tout ça ! « soukeu » du Djus d'la Mouse ! Demandez à Colas Lambert qui s'est battu un jour avec moi ! Charlemagne s'empressa de conclure :

- Puisque Tchantchès veut venir, il viendra !

- Je ne sais pas ce qu'il a en tête, mais ...

- Ce que j'ai dans la tête, sire, interrompit Tchantchès, vous ne le savez pas, mais les Sarrazins le sentiront ! Vous verrez ! Avec l'aide de Dieu et moi, vous vaindrez ! L'ost se mit en route. Tchantchès était étonné que l'Espagne fût si loin. Puis il resta ébahi devant la hauteur des Pyrénées.

A la première rencontre des Sarrazins, il s'étonna que leur peau fût si noire. Il dit à Roland :

- A mon avis, ils ont tous fait saint Macraue au Djus d'la Mouse et ils ont oublié de se frotter la figure. Et bien, je vais leur apprendre ce que c'est que les soukeux de Liège ! Y sommes-nous ? Sire Roland, prenez Durandal ! Et vous, sire empereur, avez-vous Joyeuse ? Mon Dieu, qu'ils sont laids !...

Tout en parlant, il s'équipait ; En guise de bouclier, il revêtit son sarrau bleu ; pour heaume, il se coiffa de sa casquette de soie noire qu'il ajusta sur sa tête. Les trompettes sonnèrent, les gonfanons se gonflèrent au vent ; les barons et les chevaliers revêtirent leurs armures et enfourchèrent leurs destriers. L'ost s'ébranla. Tchantchès se plaça en tête, à côté de Roland. En le voyant, un moricaud qui semblait un chef, se mit à rire, et tout en hurlant des mots barbares, fit comprendre par gestes qu'il allait lui couper le nez d'un coum de cimenterre.

Roland trembla pour son ami, mais il était trop occupé lui-même par les quatre Sarrazins qui fonçaient vers lui pour venir à la rescousse. Tout en frappant de grands coups de Durandal, il lorgnait avec angoisse du côté de Tchantchès. Le Maure fonçait sur Tchantchès qui, arrêté, cracha dans ses mains, regarda son adversaire lever le bras et lancer son coup de cimenterre. Lus rapide que la lame, Tchantchès s'était baissé. Toute la souplesse qu'il n'avait plus dans le cou, il l'avait dans les reins, tant il avait dû souvent les ployer pour regarder le ciel ou le sol. La lame faucha dans le vide. Tchantchès aussitôt redressé, saisit son adversaire aux épaules, et d'un coup de tête dans l'estomac l'envoya dans l'autre monde, puis, se retournant il défonça le sternum du Sarrazin que Roland avait désarçonné. Ils furent entourés par une multitude d'ennemis.

Devait-il à son nez bénir de rester invulnérable au milieu de la mêlée ? Toujours est-il qu'il ne cessait de cracher dans ses mains, d'agripper l'ennemi aux épaules et de le cosser. Les coups de tête se succédaient à une cadence rapide. Ni cuirasse, ni cotte de maille, ni haubert ne résistaient à ce terrible bélier ; chaque Sarrazin touché était un Sarrazin mort. Bientôt le champ de bataille en fut couvert et le reste de l'armée ennemie prit la fuite. Roland et Tchantchès revinrent vers Charlemagne et Turpin, qui les accueillirent avec transport.

- Tchantchès, dit l'empereur, je t'ai regardé. Tu as été admirable, tu t'es battu comme un lion !

- Sire empereur, vous vous trompez, c'est comme un béliet ! Il était temps que ça finisse. J'avais la langue si sèche que je ne savais plus cracher dans mes mains ! Il y en a deux que j'ai lâchés et qui m'ont échappé. Je n'irai jamais plus à la bataille sans pèquet !

Turpin éclata de rire, mais tout de suite, il demanda :

- Tchantchè, tu n'est pas blessé ?

- Non, sire archevêque. A peine une toute petite migraine !

De ce jour-là, Tchantchè fut compté parmi les meilleurs soldats de l'empereur et du Christ. Il en vint au plus haut degré d'intimité avec Charlemagne. Il ne se gênait pas pour entrer dans sa tente sans se faire annoncer et la légende rapporte même qu'un jour, était entré ainsi au moment où l'empereur prenait un repas de gala, celui-ci lui dit : « Que veux-tu, Tchantchè, Laisse-moi manger mes moules ! »

Vint la fameuse affaire de Roncevaux. Roland, encore sous le coup de sa discussion avec Olivier, frappait des coups formidables autour de lui. Tchantchè faisait rage. Il avait déjà dû prendre deux bonnes lampées de pèquet pour retrouver un peu de salive et expédier trois cent mille Sarrasins dans l'autre monde. Les autres fuyaient l'endroit de la bataille où il se trouvait. N'ayant plus rien à faire, il commençait à s'ennuyer, et il bâilla bruyamment. Roland lui dit :

- Tchantchè, tu t'ennuies. Ne bâille pas ou tu vas me faire bâiller, moi aussi. Retourne, va te coucher ! Je ferai bien sans toi, je vais voir un peu ce qui se passe là-bas à l'aile gauche.

Tchantchè obéit. Quelques instants après, il ronflait. Depuis combien de temps dormait-il lorsqu'il entendit retentir la lugubre note du cor ? Il eut l'intuition d'un désastre. D'un bond, il fut sur pieds et trouva Charlemagne devant le cadavre de son preux compagnon. Sa tristesse fut immense. Selon la coutume de l'époque, il enleva sa casquette et s'arracha des poignées de cheveux, puis, reprenant ses esprits, il prononça cette courte oraison funèbre :

- Sire empereur, dit-il, votre neveu Roland a reçu sa « daye », mais nous le revengerons !

Ainsi fut fait. Il accompagna Charlemagne au siège de Saragosse et ce fut lui qui, le tout premier, franchit les murailles de la ville. De retour à Aix-la-Chapelle avec toute la cour, il assista au châtiment du traître Ganelon. Le félon devait être écartelé, mais Tchantchè s'y opposa.

Il voulut que l'infidèle fut noyé dans une cuve d'eau distillée, car souvent à Liège, il avait entendu chanter : Lâche, va-t'en, je te renie. A toi l'opprobre et le mépris ! Et il avait toujours compris « l'eau propre » et le mépris. Malgré les instances de l'empereur, il voulut revenir dans sa bonne ville de Liège. Mais il resta toujours inconsolable d'avoir dormi à la bataille de Roncevaux. Il s'éteignit à l'âge de quarante ans, après une franche ripaille, échappant ainsi à la vieillesse. Il fut enterré où s'élève aujourd'hui son monument, place de l'Yser.

Rien n'a pu le terrasser : ni l'amour (il resta célibataire), ni la vieillesse (il s'éteignit à l'âge de 40 ans), le prototype du vrai Liégeois, mauvaise tête, esprit frondeur, grand gosier, ennemi du faste et des cérémonies, farouchement indépendant, mais cœur d'or, et prompt à s'enflammer pour toutes les nobles causes.

Jean Bosly. Journaliste.

L'année folklorique liégeoise

De tout temps les hommes ont eu peur des mauvais esprits. Ils ont cherché diverses façons de les combattre, de les chasser. C'est ainsi qu'à Liège, à Noël, on tire les douze coups de minuit, de même que le quatrième week-end de juin, lors des fêtes à l'ancienne, on fait éclater des "tchaurbes" au passage du Saint Sacrement, pendant la procession.

C'est pour combattre cette obscurité, source de toutes les angoisses, que dans le folklore nous nous faisons accompagner tout au long de l'hiver d'une Guirlande de Lumière. Pendant les mois obscurs, en effet, un peu partout dans la province s'allument des grands feux, des marches aux flambeaux, à l'étoile ont lieu.

- Noël à Saint-Pholien : Marche à l'étoile des bergers ;
- Samedi de la Chandeleur : Brûlage de la Maquralle ;
- Les grands feux de Sprimont, de la Saint Martin.

Résumer le folklore liégeois prendrait toute une vie, toutes les manifestations, les croyances, les oeuvres sont nombreuses. Toutefois certaines personnes tentent de rassembler un maximum de documents, de renseignements sur la vie des Liégeois. Jean Denys Boussart, mayor de la commune libre de Saint-Pholien-des-Prés (et éternel étudiant) est l'une d'entre elles. Il nous propose un rapide aperçu, dans l'ordre chronologique, des diverses manifestations qui ont lieu au cours de l'année.

- L'année, dans les temps anciens, commençait à Noël.
- Le soir du 24 décembre on joue à Liège " Li Naissance ".
- A Verviers a lieu le " Bethléem Verviétois " qui est une crèche vivante.
- La Noël à Saint-Pholien est célébrée par une messe et aussi par une marche à l'étoile des Bergers. C'est une marche aux flambeaux dans les rues de la commune. A minuit les douze coups sont tirés afin d'éloigner les mauvais esprits. Il n'est pas de fête sans repas. Celui-ci se compose de Bouquette et de boudin de Noël.
- Le Nouvel An, qui n'est pas une fête marquant un fait historique, est célébré dans la région d'Aywaille et de Remouchamps par la Heyes. Les enfants vont chanter dans la rue pour accueillir l'année qui débute.
- Samedi de la Chandeleur a lieu à Haccourt, la fête des Maqurales Février et mars sont les mois des carnavals, des Mardis gras. Tradition à la fois répandue dans la région germanophone et à Liège où a lieu le carnaval des hours.
- A la laetare, c'est Stavelot qui fête ses Blancs Moussis, de même que Tilt.
- Les étudiants ont aussi leur cortège : La Saint Toré marque la fin de la guindaille à Liège et le début de la période de bloque, tout en honorant l'emblème de la Cité Ardente à savoir le taureau.
- En juin a lieu la fête à l'ancienne. Le samedi se déroulent les Aubades et la promenade du Bouquet, le dimanche la procession et le jeudi l'enterrement de Matî l'Ohé.

Les Crâmnignons Liégeois

Juin ensoleillé prodigue les couleurs vives de ses fleurs. C'est Dimanche, car tout un peuple en habits de fête se promène. Les cloches sonnent à la volée un joyeux carillon, et voilà qu'un bruit assourdissant de camps annonce la sortie de la procession paroissiale.

Dans une atmosphère embaumée, le pieux cortège accomplit son parcours. Nous sommes à Liège, car aussitôt après des bandes d'enfants se prennent par la main et forment une chaîne serpentine, qui chante : Voici la fête, la jolie fête !

Nos Crâmnignons sont, en effet, exclusivement liégeois, débordant à peine la Cité vers l'ouest et le nord. Ils ne se dansent traditionnellement que lors des fêtes de paroisses.

Mais alors, - du moins il y a un demi-siècle -, tout le monde crâmnignonnait et les bandes joyeuses se rencontraient sur la " Fête ", tournant et zigzaguant autour des carrousels, au point que bientôt toute la place ressemblait à un bal immense.

Le *bran*, improprement appelé crâmnignon, de certains villages de la Basse-Meuse, diffère complètement du crâmnignon liégeois.

Image de la danse qu'il caractérisait, le mot *cramion*, dans sa forme ancienne, rappelait le *crama*, cette lame à dent de scie où se suspendait son ennemi intime le noir chaudron et qui faisait jadis le plus bel ornement des foyers ouverts.

Chansons et danses traditionnelles, les crâmnignons nous ont conservé sur des airs de différents âges des couplets plus que centenaires, auxquels le peuple a adjoint des chants retenus au cours des années. Une bonne partie du répertoire ancien, venu de France, sonne encore dans le clair langage de la nation soeur. C'est au déclin de cette coutume si caractéristique que se popularisèrent des crâmnignons en wallon. Des écrivains patoisants enrichirent le répertoire de nombreuses oeuvres jolies et poétiques, cependant que la vie moderne tuait la tradition et que, malgré le sang nouveau infusé, le crâmnignon se perdait... Comme elles représentaient bien l'âme populaire, ces chansons naïves ou narquoises, sentimentales, morales ou parfois grivoises, nobles ou vulgaires, poétiques ou terre à terre !

Elles célébraient le printemps, l'amour, la joie de vivre ; elles inspiraient des plus purs sentiments du coeur, mais aussi, témoignant que le peuple n'est dupe, elles peignaient les ridicules des gens, l'amour volage et le pouvoir de l'argent.

En 1913, un cortège inoubliable s'était inspiré des crâmnignons traditionnels. Cette fois, dans un hommage vivant et animé à notre littérature dialectale, des bataillons de figurants représenteront un choix d'oeuvres de nos bons écrivains wallons. L'abondance et la richesse de la production de nos auteurs en dialecte a permis d'établir une ordonnance harmonieuse de chars et de groupes variés. En suivant le cours de la vie, les saisons de l'année se succéderont et encadreront l'amour sain et honnête, la grande pitié du faible, l'élévation du travail, l'exaltation de la Patrie wallonne, les misères imaginaires, la tradition, l'hommage au Perron et la glorification de la Wallonie.

Les Régionales :

Les Régionales:

<u>Régionale</u>	<u>Année de création</u>	<u>Couleurs</u>	<u>Symboles</u>
RTM	1981-1982	Rouge-Blanc	Tour de liberté/ 3 lys
Carolo	1983-1984	Noir et blanc	Chassis à molette
Lux	1984-1985	Rouge Blanc Bleu	Hure-Sanglier
Liégeoise	1986-1987	Rouge Jaune	Perron-Toré
Namuroise	1986-1987	Jaune Noir	Caracole
Brabo	1986-1987	Rouge Blanc Rouge	Valet de Pique
Chimacienne	1986-1987	Rouge	Loup/Glaive
Binchoise	1986-1987	Jaune Bleu	Gille
BW	1991-1992	Blanc Bleu	Djan-Djan/ MannekenPis
Destuna	Création en 1976 Reconnu par le CIR en 2006	Bleu marine	Blason germanophone

Le Conseil inter régionale (CIR) :

Le conseil CIR est composé de tous les membre du comité CIR ainsi que de tous les présidents de régionales. Il se réunit lorsqu'un vote doit avoir lieu.

Il veille à ce que tout se passe bien, règle les problèmes intra-régionaux ou ceux entre les différentes régionales, il organise les baptêmes, distribue des subsides et est le garant du respect des traditions et du folklore.

Les membres du comité CIR portent des toges noires à bord rouge (couleurs de la province de Namur).

Les ordres :

La confrérie des dignitaires de l'ordre de Saint-Aubain (CDOSA):

Cet ordre est l'association estudiantine reconnu nationalement comme garante et protectrice des traditions et du folklore calotin sur le site de Namur. Son signe distinctif est le port d'un band noir et rouge.

La confrérie fut fondée le 15 Novembre 1984 par :

- John Lebrun
- Jean-Luc Lanneau
- Jean-Philippe Rivière
- Jean Santacaterina
- Quentin Scouflaire
- Thierry Schamp

Il y a différentes conditions pour pouvoir rentrer dans l'ordre :

1. Avoir été ou être étudiant dans un établissement belge d'enseignement supérieur catholique.
2. Etre calotté et baptisé par une association reconnue par le CDOSA.
3. Etre un sujet de sexe masculin.

Les ordres annexes :

1. L'ordre de la Mitre :

Vlek décerné aux personnes qui, au cours de la Saint-Nicolas de Namur, se seront distingués par leur dévouement, leur travail, leur volonté de perpétuer cette festivité dans le pur esprit des écoliers.

2. L'ordre du grognon :

Vlek décerné aux personnes extérieures à la CDOSA pour une action d'éclat, et ce, sans considération de sexe, âge ou profession.

Le cercle de l'émeraude :

La calotte à fond vert, apanage des étudiants liégeois avait disparu depuis une vingtaine d'années, lorsque certains dignitaires de l'ordre du Toré décidèrent de renouer avec cette vénérable tradition ; Le 7 décembre 1983, sous le bienveillant parrainage de Jacques Leblanc, furent dépucelées les premières calottes ; Celles-ci ne tardèrent pas à se multiplier. Le 28 novembre 1987, le port de la calotte s'étendit à certains membres de l'ordre du Grand Séminaire. Tant pour coordonner les efforts de ces deux Ordres que pour commémorer le premier lustre de ce nouveau calottin, le cercle de l'Émeraude fut fondé à Liège le 15 décembre 1988. Dès sa formation, l'association se rangea sous la prestigieuse égide de l'Union, et obtint procuration du président de ce cercle, du Grand-Maître de l'Ordre du Toré et du Grand Pontife de l'Ordre du Grand-Séminaire pour tout ce qui touche à la calotte. Nanti de telles recommandations, l'Émeraude fut reconnue par l'Ordre Souverain de la Calotte le 4 décembre 1990 ; le Président de l'Émeraude est donc Directeur de l'OSC. L'Émeraude a ceci de particulier qu'il suffit, pour y être admis en qualité de membres, d'être titulaire d'une calotte liégeoise correctement dépucelée, et d'en présenter officiellement la demande ; mais pour obtenir le droit d'arborer un tel couvre-chef, il faut avoir été baptisé au sein de l'un des deux Ordres susmentionnés...lesquels n'accordent pas cet honneur aux personnes de sexe féminin. Par conséquent, point de calotte liégeoise sur une tête féminine, et point de femme à l'Émeraude.

La calotte :

De tout temps, l'une des premières préoccupations de l'étudiant a été de s'amuser. Mais simplement boire, danser ou faire la fête ne représente rien de spécifiquement étudiantin. Par contre, certains grands symboles d'appartenance à ce monde particulier qu'est l'université demeurent encore à ce jour très représentatif de l'étudiant guindailleur. L'une des versions les plus courantes de l'histoire de la naissance de la calotte est donc celle-ci : la calotte fut officiellement créée en 1985, par Edmond carton de Wiart, et choisie comme symbole par les étudiant de la Société Générale Bruxelloise des Etudiants catholiques ; qui avait pour but de « rendre un caractère étudiantin » à la jeunesse universitaire qui s'embourgeoisait. La calotte fut choisie comme signe distinctif pour représenter l'étudiant catholique.







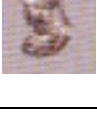
Elle est bordeaux à Namur, Louvain-la-Neuve, Tournai, Charleroi et Leuven. Il existe également des calottes bordeaux à Bruxelles à l'I.C.H.E.C. et à l'E.C.A.M. Elle est blanche à Gand et verte pour les étudiants de l'Emeraude à Liège.


A Namur, une calotte est déclarée non conforme si :

- On a pas été baptisé.
- La calotte n'a pas été dépucelée.
- Si les insignes minimum ne figurent pas sur la calotte, à savoir : FNDP, la Régionale, les Etoiles, la couleur de la fac avec l'insigne correspondant et la génération.

La calotte est avant tout le symbole d'une adhésion à un ensemble de valeurs telles que : la **CAMARADERIE**, la **TOLERANCE**, le **RESPECT** de l'autre et des traditions et de l'**OUVERTURE** vers l'extérieur.

Pins facultaires :

	Etudes	Bande facultaire	Insigne
	Agronomie	Vert foncé gros grain	Charrue
	Droit	Lie-de-vin gros grain	Balance
	Médecine	Rouge velours	Caducée de médecine
	Pharmacie	Vert foncé velours	Caducée de pharmacie
	Philosophie et lettre	Gris gros grain	Soleil figuré+ spécialisation
	Archéologie et Histoire de l'art	Gris gros grain	Pic et plume
	Langues et littératures classiques	Gris gros grain	Athéna casquée

		Langues et littératures germaniques	Gris gros grain	Aigle germanique
		Histoire	Gris gros grain	Casque de Périclès
		Langues et littératures romanes	Gris gros grain	Plume
		Philosophie	Blanc gros grain	Athéna casquée
		Psychologie	Bleu satin	Caducée de psycho-pédagogie ou psi
		Biologie	Mauves gros grains	Symboles sexuels
		Chimie	Mauve velours	Cornue
		Géographie	Mauve gros grain	Mappemonde
		Géologie	Mauve gros grain	Pioches entrecroisées
		Mathématiques	Mauve gros grain	Flambeaux entrecroisés
		Physique	Mauve gros grain	Bobine
		Informatique	Bleu gros grain	Arobase ou microprocesseur
		Sciences économiques, politiques et sociales	Jaune gros grain	Couronne de laurier
		Ingénieur de gestion	Orange gros grain	Caducée du commerce
		Vétérinaire	Bleu velours	Caducée vétérinaire ou tête de cheval
		Haute école	Jaune gros grain	/

AUTRES INSIGNES :

Abeille (donné)	Travail assidu dans une corporation estudiantine
Ancre	Amour de la navigation, de la mer
Âne	Blessé en guindaille
Appareil photo	Délégué Photos, amour de la photographie
Arobase	Délégué Internet
Auto	Conduit en état déconseillé
Bacchus	Roi des bleus (doré) - Vice-roi des bleus (doré retourné ou argenté) Sur fond bleu : roi des bleus Sur fond jaune : roi des rois Sur fond rouge : roi des vieux Surmonté d'une couronne : empereur
Bouffon	Bouffon (titulaire de ce poste)
Bouteille de chianti	Souvent bourré
Bouteille de vin	Amour de la dive bouteille
Bouteille de champagne	Coma éthylique prouvé
Buffle	Buffalo
Cadenas (donné)	Soumis
Carotte	Surpris en train de faire l'amour (jardin secret)
Cartes à jouer	Amour du jeu

Casque romain	Humanités latines (hors latin-grec)
Cerf	Ardeur sexuelle
Chaînette	Fiancé (argentée) - Marié (dorée)
Chameau	Coeur à prendre (à l'endroit) ou pris (à l'envers)
Chauve-souris	Nuit blanche pour motif estudiantin
Chope	Délégué Bar, amour de la bière
Chouette	Vie nocturne
Clés croisées	Trésorier
Clé de sol	Musicien
Cochon	Baptisé (renversé) Président de baptême (avec couronne)
Cocotte	Brosseur pour cause de guindaille
Coq	Wallon, Comitard Fédé
Cor de chasse	Grand chasseur de femmes devant l'éternel
Couronne	Président (dorée) Vice-Président (argentée) Grand-Maître (argentée sur fond rouge) Président de baptême (argentée sur fond bleu)
Crabe	Lenteur dans les études
Croix scoute	Scout
Dauphin	Amour de la nature
Dé	Joueur
Éléphant	Humour lourd

Épée ou sabre	Fin baiseur (jardin secret)
Épi de blé (donné)	Radin
Epsilon	Humanités en math fortes
Étoile	Païement d'un minerval pour une année d'études non entièrement prestée (dorée) ou déjà prestée (argentée)
Fer à cheval	Superstitieux
Feuille de vigne	Perte de virginité masculine (jardin secret)
Flèche	Éjaculateur précoce (jardin secret)
Fleur de lys	Royaliste ou scout
Gazelle	Rapide à l'à-fond
Girafe	Grande gueule
Glaive	Censeur de corona attiré
Grappe de raisin	Amour du vin
Grenouille	Comitard
Hibou	Noctambule
Koala (donné)	S'endort fréquemment en corona
Lampe d'aladin	Humanités gréco-latines
Lapin	Qui change de lit tous les soirs
Lion	Patriote ou Flamand
Livres	Amour de la littérature
Locomotive	Humour déplacé, pénible

Lyre	Musicien
Mains serrées	Mains de l'amitié
Navet	Surpris pratiquant la sodomie (jardin secret)
Nounours	Gros dormeur
Palette	Amour la peinture
Palme	Diplômé
Palmier	Glandeur
Papillon	Volage
Pendu	Marié
Perroquet	Pinailleur
Phi	Humanités en sciences fortes
Pigeon	Pigeon
Plume	Secrétaire
Poireau	Est sorti avec un thon
Poule	Fille chaude (à l'endroit) ou froide (à l'envers).
Presse d'imprimeur	Délégué Journal
Rat	Pique-assiette
Rose	Perte de virginité féminine
Sabot	Délégué Culture
Singe	Farceur
Sou troué	Nuit passé au poste pour motif étudiantin

Sphinx	Polyglotte (+ 1 étoile par langue maîtrisée)
Squelette	Amour de l'anatomie
Tambour	Délégué Clash
Téléphone	Délégué Relations extérieures
Tête de cheval	Amour de l'équitation
Tête de mort	Seconde session intégrale
Tortue	Lent
Trèfle 4 feuilles	Chanceux
Trèfle 3 feuilles	Malchanceux
Trèfle 4 feuilles	Chanceux
Zéro	Bourré avant minuit

Les Chants:



La Brabançonne :

Ô Belgique! Ô Mère chérie!
A toi nos coeurs, à toi nos bras,
A toi notre sang, ô Patrie
Nous le jurons, tous, tu vivras,
Tu vivras, toujours grande et belle,
Et ton invincible unité,
Aura pour devise immortelle
Le Roi, la Loi, la Liberté



Le Chant des Wallons :

Que jusque tout au bord
L'on remplisse nos verres,
Qu'on les remplisse encore
De la même manière,
Car nous sommes les plus forts
Buveurs de blonde bière...

refrain:

Car nous restons
De gais wallons
Dignes de nos aïeux, nom de Dieu !
Car nous sommes comme eux, nom de Dieu !
Disciples de Bacchus et du roi Gambrinus !

Nous ne craignons pas ceux
Qui dans la nuit nous guettent,
Les flamands et les gueux
A la taille d'athlètes,
Ni même que les cieux
Nous tombent sur la tête...

refrain

Nous assistons aux cours,
Parfois avec courage,
Nous bloquons certains jours,
Sans trop de surmenage,
Mais nous buvons toujours
Avec la même rage...

Refrain

Et quand nous ferm'rons l'oeil
Au soir de la bataille,
Pour fêter notre deuil
Qu'on fasse une guindaille,
Et pour notre cerceuil
Qu'on prenne une futaille...

Refrain

Et quand nous paraîtrons
Devant le grand Saint-Pierre,
Sans peur, nous lui dirons;
"Autrefois, sur la terre,
Grand Saint, nous n'aimions
Qu'les femmes et la bière !"

Refrain

Et quand nous seront pleins,
Nous irons jusqu'en Flandre,
Armés de gros gourdins,
Pour faire un bel esclandre
Et montrer aux Flamins
Comment c'qu'on sait les prendre !

Refrain

Le Chant des Calottins :

Aux jours de fièvre et d'émeute et d'orage,
Quand les meneurs font marcher les pantins,
Des cris de guerre éclatent avec rage :
Bas la calotte et mart aux calotins !
Or nous avons ramassé dans la boue
Ce sobriquet par la haine inventé,
Dont on voudrait nous flageller la joue,
Nous calotins de l'université (x2)

Et nous irons puisqu'on nous y convie,
Dans le champ clos et nous y resterons,
Toujours luttant, s'il le faut pour la vie,
Jusqu'au dernier ou nous triompherons.
Appel est fait à toute âme vaillante,
L'heure est propice au courage indompté,
Nous descendrons dans l'arène sanglante,
Nous calotins de l'université (x2)



Les Tournaisiens sont là :

Leray l'a dit d'dins les guerr' de la France
Quand l'caporal s'apprêto à buquer
S'ertourtant su s'n offici d'ordonnance
Dis donc l'ami, c'qu'on peut bientôt qu'mincher ?
Not'aid' de camp s'ertornotout d'ene traque
R'waitiot au lon et pu disot comm'cha
Sa majesté on peut qu'mincher l'attaque
On peut qu'mincher les Tournaisiens sont là. (ter)

Et si pu tard i faudreot qu'in r'queminche
Aux grecs, aux p'tits ein belg'sareot prouver
Qui n'suffit nin de nos dir : "t'est là et j'te minche"
Neon avan cha i faudreot nos tuer
Et quand not'roi au momint du touillage
Dirs : "M'z'infant, l'ennemi est là-bas !"
Nos s'écrions : "A nos Tournai, courage !"
On sintira qu'les tournaisiens sont là



Pays de Charleroi

*Pays de Charleroi
C'est toi que je préfère
Le plus beau coin de terre
A mes yeux, oui, c'est toi,
A mes yeux, oui, c'est toi.*

J'ai de maintes cités
Contemplé les merveilles
Leurs palais tant vantés
Aux splendeurs sans pareilles
De ces beaux monuments
Admirant la structure
J'ai regretté nos champs
Et leur verte parure
Qu'annonce le printemps.

Refrain

J'aime à voir réunis
Le soir de la quinzaine
Les enfants du pays
Buvant à chopes pleines
La bière coule à flot
Pétillante et mousseuse
J'aime le bruit des pots
Et la chanson joyeuse
Qui fait dire aux échos

Refrain



L'Union Luxembourgeoise

Unissons-nous pour chanter la patrie
A ce banquet de la fraternité,
Scellons gaîment notre union chérie,
Trinquons, amis à sa prospérité.
Autour de nous lorsque le vin pétille
Humiliant nos raisons sous ses lois,
Rions, chantons et buvons en famille,
Il n'est ici que des Luxembourgeois

O Luxembourg! O terre maternelle,
Nous, tes enfants, au seuil de l'avenir,
Nous te jurons un amour éternel,
Dans notre cœur et notre souvenir.
C'est un serment qu'au nom de la jeunesse
Nous te faisons d'une commune voix,
Accepte-le, crois en notre promesse,
Il n'est ici que des Luxembourgeois.



Lia Bîa Bouquet

*C'est d'mwin li djou di m'mariadj'
Apprêtez, apprêtez tos vos bouquêts
Vos les mettez au cwarsadje
Dès bauchelles do banquet.
Mais c'est l'men' li pu d'joli
Ossi vramint dju m'rafiye
Di li donner li bouquet
El aurè li bia bouquet*

Ca sti on' saqwet drole
L'ôte fiye djaveuve on'crole
Tot aspouy

D'jallais soqui
L'amour vint m'reweyi

Refrain

C'esteuv' mi p'tit'Mariye
Comme elle esteuv' djoliye
Quel embarras
Ca sti c'djou-là
Quand d'ja signé l'contrat

Refrain



Cheerio

Cheerio (2x)

In Antwerpen zingen ze zo
Weg met de zorgen en weg met 't verdriet
Zijn we sinjoren of zijn we het niet
En zolang de sinjoren bestaan
Zal Antwerpen nooit niet vergaan
En we weten wat lol is
Als buikske maar vol is
De rest trekken wij ons niet aan



Au loup

Si vous passez un soir par nos grands bois
L'écho vous dira des rumeurs lointaines,
Des cris affolés de bêtes aux abois
Dominant la chanson de nos vieux chênes.
Et, tout tremblants de soudaines terreurs,
Vous entendrez alors les refrains rudes
Des éternels errants, des loups hurleurs
Peuplant nos grandioses solitudes.

*Au loup! Au loup! Nous passons, garde à vous.
Du sang frais et chaud sur nos museaux roux.
Nous passons, longue échine et pattes grêles
Les flancs fumants pailletés d'étincelles.
Nous passons, horde à jamais vagabonde
Notre repaire, c'est la mappemonde,
Notre toit, l'azur de l'immensité
Notre grand amour c'est la liberté (bis)
Au loup! Au loup! Au loup*



Le petit bonhomme de Binche

Le petit jeune homme de Binche ne va pas durer longtemps,
il dépense en une semaine son revenu d'un an.

En avant fanfan la tulipe,
en avant fanfan, en avant
en avant fanfan la tulipe,
six millions d'une pipe, en avant



Viv Djan Djan

Quand Djan-Djan est deslindu
Avê'l ruwe dè Mons à's cu
Abiyi in pèlèrin
Pou fè rire tous les djins

*Vive Djan-Djan, Vive Djan-Djan
C'est 'l pus vi ome dè Nivèles
Vive Djan-Djan, Vive Djan-Djan
C'est'l pu vi de nos abitants*

Quand Djan-Djan i sâra mourt
On l'min-ra jusqu'au faubourg
Avè ses deus pîds padvant
Eyè's boudine au mitant

*Vive Djan-Djan, Vive Djan-Djan
C'est 'l pus vi ome dè Nivèles
Vive Djan-Djan, Vive Djan-Djan
C'est'l pu vi de nos abitants*



Destuna Lied

Zwinshen Sambre und Maas
Am fuß de Citadelle
Ein Trupp aus fernem Land
Destuna genannt

An Tage Student
nacht ziehen wir ins Troquet ein
Allemal sind präsent
Fühlen uns wohl und daheim



Valeureux Liégeois

*Valeureux Liégeois,
Fidèle à ma voix,
Cours, vole à la victoire.
Et la liberté,
De notre cité,
Te couvrira de gloire.*

César vainqueur de l'univers
Te décerna le titre de brave,
Des Romains tu brisas les fers,
Jamais tu ne vécus esclave.

Refrain

Célébrons par nos accords
Les droits sacrés d'une si belle cause,
Et rions des vains efforts
Que l'ennemi nous oppose.

Refrain

Ô Dieu béni notre cité
Notre patrie et notre franchise.
Et que le cri de liberté
Reste à jamais notre devise.

Refrain

De tout temps la liberté
Te vis docile à sa parole.
Parfois soumis jamais dompté
Toujours tu l'as pris pour idôle.

Refrain

Si un jour on peut endormir
Ta vigilance et ton courage
Le jour qui te vis assouvir
Te fit sortir de l'esclavage

Refrain

Si l'étranger portant le fer,
Un jour souillait notre belgique
Liégeois cours sus à ce pervers
À-bas empire ou république.

Refrain

As veyou? ... l'Toré
Est-ti be ? ... Awe !
En a-t-i ? ... Awe !
Kimin sont-elles ? ... Hénaurmes
Ki mange-ti ?... Des pores !
Ki beut-ti ? ... Des peket !
Ki fet-ti ? ... Des p'tits ves !
Et co'n feye po nin l'rouvi. Allons Lidge !

L'A-Fond Liégeois

Amis, il existe un moment
Où les femmes, les filles et les mères
Amis, il existe un moment
Où les femmes ont besoin d'un amant
Qui les chatouille
Jusqu'à ce qu'elles mouillent
Et qui les baise
Le cul sur une chaise

Amis pour bien chanter l'amour
Il faut boire (ter)
Amis pour bien chanter l'amour
Il faut boire la nuit et le jour

A la santé du p'tit conduit par où Margot fait pipi
Margot fait pipi par son p'tit con con
Par son p'tit duit duit, par son p'tit conduit
A la santé du p'tit conduit par où Margot fait pipi

Il est en face du trou-lal-trou-la-trou-la-trou-le-lère
Il est en face du trou-lal-trou-la-trou-la-trou-le-lère

Il est en haut du trou ...
Il est en bas du trou ...
Il est à gauche du trou ...
Il est à droite du trou ...
Il est très loin du trou ...
Il se rapproche du trou ...
Il va passer par l'trou ...

Une instant de silence !
Une minute de recueillement !
Une seconde d'abnégation !
Vérolés, verre aux lèvres,
A FOND!!!

Il est passé par l'trou ...
Il repassera par l'trou ...
C'est une histoire de trou ...

*ATTENTION, IL EST IMPORTANT D'ETUDIER LE BREVIAIRE
(PAGES BLEUS DANS LE BITU MAGNIFIQUE) POUR LE
FONCTIONNEMENT D'UNE CORONA ET SES DIFFERENTES
REGLES EN TANT QU'IMPETRANT, etc*

*POUR LA LECTURE DE CALOTTE, ADRESSEZ VOUS A VOTRE
PARRAIN OU MARRAINE*